

F81 126 130. FL 65

N 58700

5/BIA

NIETZSCHE

devant ses contemporains

Textes recueillis et publiés par
Geneviève BIANQUIS

ÉDITIONS DU ROCHER
28, Rue Comte-Félix-Gastaldi
MONACO

PRÉFACE

Parce qu'il a vécu loin des villes, à tout le moins loin des grands centres de la pensée européenne, très tôt libéré par la maladie des fonctions universitaires qu'il avait assumées, sans foyer, sans famille, sans domicile fixe, Nietzsche s'est cru, ou a été solitaire. Mais ce solitaire avait des amis, il avait même des disciples ; cet hôte anonyme de modestes pensions suisses, italiennes ou provençales ne passait pas inaperçu. Et si l'on veut se faire une idée de l'impression que l'homme a faite sur ses contemporains, les dépositions de témoins ne manquent pas. Elles sont diverses et d'inégale valeur. On a cherché à en donner ici un choix extensif.

Le témoin privilégié de l'enfance et de l'adolescence, c'est la sœur, Elisabeth Förster-Nietzsche, dévouée, jalouse, bavarde et sans scrupule qui, dans de nombreux ouvrages biographiques, a travaillé à donner de son frère une image qui restât acceptable aux milieux pastoraux très conventionnels dont il était issu, voire à l'agitateur antisémite qu'elle lui avait donné pour beau-frère. On sait à présent par les travaux de Karl Schlechta et de Richard Roos (1) comment Mme Förster s'est arrogé le droit, non seulement de combiner à sa guise les manuscrits inédits de façon à en tirer le livre qu'elle a intitulé *La Volonté de Puissance*, mais aussi de retoucher, de tronquer ou de falsifier les lettres de

(1) Karl Schlechta a donné, des inédits de Nietzsche, une édition assez différente de celle du Nietzsche-Archiv, et qui comprend un certain nombre de lettres arbitrairement retouchées par la « sœur abusive ». Voir les articles de Richard Roos. « Les derniers écrits de Nietzsche et leur publication », *Revue Philosophique*, avril-juin 1956, pp. 262-287, et « Elisabeth Förster-Nietzsche ou la sœur abusive », *Etudes germaniques*, octobre-décembre 1956, pp. 321-341.

LBS 2953707

son frère qu'elle voulait publier. A mesure que l'on avance dans le temps, il faut se méfier de plus en plus et n'accueillir qu'avec critique les détails qui concernent la vie privée de Nietzsche, surtout lorsque d'autres femmes sont en cause ; il faut constamment faire bon marché de la prétention d'avoir compris une pensée philosophique dont Lisbeth, jeune ou vieille, était incapable de saisir les premiers linéaments. Mais ces réserves faites, rien n'empêche d'accueillir avec reconnaissance les souvenirs d'enfance et de jeunesse, les souvenirs de villégiatures faites en commun, et, beaucoup plus tard, les souvenirs cruels des dernières années, celles de l'inconscience et de la mort.

Le deuxième témoin familial, c'est la mère, femme simple et pieuse, qui n'a jamais eu la moindre compréhension pour le penseur dont les idées, qu'elle ne connaissait pas, lui inspiraient une véritable terreur, mais qui retrouva toute sa tendresse maternelle et les richesses immenses de son dévouement, lorsqu'elle n'eut plus qu'à soigner un malheureux de plus en plus inconscient, une sorte de grand enfant déraisonnable qui resta toujours pour elle son « Fritz chéri ». Les lettres touchantes par lesquelles elle informe presque jour par jour d'abord, puis à intervalles plus longs, les bons amis de Bâle, Overbeck et sa femme, sont le document le plus émouvant et le plus sûr pour la période lamentable où l'on voit se défaire la personnalité du penseur frappé au centre moteur de la pensée.

Mais entre l'enfance et la déliquescence, beaucoup de témoins, hommes et femmes, camarades d'études, professeurs, collègues, élèves, commensaux divers ou compagnons de voyage ont dit dans des lettres, des études psychologiques et des récits rédigés après coup, l'impression que leur avait faite le personnage, peu voyant, mais d'autant plus attachant pour quiconque avait échangé ne fût-ce que quelques paroles avec lui. On trouvera ici d'abondants souvenirs de ceux qui ont été à l'école de Pforta ses camarades et ses maîtres,

d'étudiants qui l'ont connu à Bonn et à Leipzig, de ses élèves du Paedagogium et de l'université de Bâle, de collègues et femmes de collègues. Pour tous ces témoignages, le livre de C. A. Bernoulli est une mine quasi inépuisable de textes authentiques et très variés. Faute de ce monument d'une amitié à la seconde puissance — amitié d'Overbeck pour Nietzsche, amitié de Bernoulli pour Overbeck — il nous eût été impossible de reconstruire l'image de Nietzsche telle que nous avons tenté de la fixer dans ces pages. Overbeck est le témoin principal, le collègue et l'ami des années de Bâle, le fidèle correspondant des années d'errance, celui dont l'amitié inquiète a veillé de loin, à son insu, sur Nietzsche qu'il sentait vaguement menacé, celui qui à l'heure de la catastrophe est accouru à Turin enlever le dément et le ramener à Bâle auprès des autorités médicales compétentes ; souvent rebuté par les sautes d'humeur de Mme Förster, il a été le conseiller de la vieille mère désemparée, il s'est occupé, tant qu'on le lui a permis, du sauvetage et de la publication des papiers de son ami. On verra avec quelle amitié virile et clairvoyante il a su parler de Nietzsche, avec quelle fine critique aussi.

On sera frappé du nombre et de la valeur des témoignages féminins. Le philosophe qui s'est exprimé si durement sur le compte des femmes a été le favori des dames. Entendons-nous : il ne s'agit pas de celles dont il a si maladroitement sollicité la main. Ni la jeune intellectuelle russe, Lou Salomé, ni la tendre Livonienne, Mathilde Trampedach, ni la blonde Alsacienne, Louise Ott (qui était déjà mariée) ne se sont montrées dociles à ses vœux. Mais les vieilles dames des tables d'hôte l'adoraient, louaient sa discrétion et ses excellentes manières, et les jeunes étudiantes un peu viriles qu'il rencontrait dans les petits hôtels-pensions de l'Engadine lui consacraient, au retour de longues et salubres excursions en montagne, des livres intelligents. La vénérable Malwida de Meysenbug tentait de le prendre sous son aile, Mme de Miaskowski appréciait son talent

de pianiste, Mme von Bartels se souvenait de la curieuse façon qu'il avait de se faire tailler les cheveux sur le front, Mrs. Fynn, la vieille Anglaise, riait encore au souvenir des farces, combien innocentes, qu'il faisait à sa fille, et une jeune fille rencontrée en chemin de fer lui consacrait beaucoup plus tard, une savante étude graphologique.

Il y a des témoins qui manquent : ni Wagner ni Cosima, avec lesquels il fut si intime, n'ont parlé de lui dans leurs mémoires ; ils se considéraient comme trahis, et seul un silence méprisant pouvait convenir au traître. Peter Gast qui vécut très près de Nietzsche, à partir de 1876, n'est représenté que par quelques lettres à des tiers. Elles suffisent cependant à donner une idée de ce dévouement admiratif qui confinait au culte, mais qui n'excluait pas des plaintes sur la tyrannie de ce presque aveugle qui l'accablait, lui musicien, d'épreuves à corriger, de ce promeneur infatigable par qui l'on était requis dès cinq heures et demie du matin, de ce causeur philosophique avec qui les discussions les plus abstruses duraient des nuits entières, à moins qu'il n'exigeât de son compagnon, pendant des heures, d'épuisantes séances musicales.

Ajoutons les témoins les plus humbles : Dürisch, le propriétaire du chalet de Sils-Maria où Nietzsche louait une chambre, Davide Fino, son logeur de Turin, qui lui fut secourable au premier moment de l'effondrement. Et les témoignages professionnels, diagnostics et procès-verbaux des médecins de Turin, de Bâle et d'Iéna.

Sur la dernière période et la plus triste, — onze ans de déchéance progressive — les témoignages ne sont pas rares non plus, ceux des amis qui viennent voir le malade et ne peuvent dire que leur consternation et leur pitié, et ceux, plus choquants, des visiteurs de passage à qui l'on montrait Nietzsche inconscient, comme une bête curieuse et désormais inoffensive. Même ainsi, il faisait impression, « couché dans son

ample tunique blanche, le regard du brahmane au fond des yeux, sous la broussaille des sourcils ».

Dans sa courte vie consciente, Nietzsche n'a été mêlé à aucun événement d'importance, n'a fréquenté aucun personnage illustre, n'a fait partie d'aucune école ni d'aucun « milieu ». Sa vie professionnelle, universitaire, a duré dix ans à peine, avec de longues interruptions. Ensuite, il a vécu instable et errant, réduit à de modestes ressources, toujours en quête du climat et du régime, qui auraient apporté quelque soulagement à ses intolérables maux physiques, se disant ou se chantant à lui-même, sur les sentiers de Suisse ou de la Riviera, les œuvres dont il croyait qu'elles bouleverseraient le monde. Beaucoup de gens l'ont rencontré, quelques-uns l'ont aimé, aucun, ou presque, n'a reconnu en lui le prophète qu'il s'imaginait être. Les disciples lui sont venus plus tard, après qu'il eut été retiré de la communion des vivants.

L'image, pour être complète, devrait faire appel aux œuvres et à la correspondance. Mais nous n'avions en vue que les témoignages des tiers. C'est Nietzsche vu du dehors que l'on trouvera ici, et peut-être l'image paraîtra-t-elle bien extérieure et un peu pauvre. Ce que nous voyons, c'est l'enfant trop sage, l'écolier modèle, le collégien brillant et un peu poussif, l'étudiant humaniste qui veut faire comme les autres, porter la casquette à ruban bicolore et se battre une fois au moins en duel ; le jeune professeur éloquent et admiré, l'homme du monde, élégamment vêtu, bon pianiste, sociable et de bonne compagnie, le musicien passionné, le penseur solitaire si étrangement emprunté dans la vie pratique, le pèlerin des routes de Suisse, de Provence et d'Italie, qui parfois entraîne avec lui, pour de longues marches, de rares initiés qui l'ont salué, inopinément du nom de maître. Et l'impuissance de la médecine à traiter un mal qui n'a pas été reconnu et que du reste la thérapeutique du temps ne savait pas guérir. Tel est le film d'une vie sans grand pittoresque, sans intrigues et sans

catastrophe, hormis la dernière. Cet homme timide et doux, mais ombrageux, dont la modestie sert d'écran à son immense orgueil, ce commensal peu bruyant, peu voyant, dont on remarque surtout la parfaite urbanité, cet ami des petites gens et des enfants, pitoyable aux bêtes, ce vrai professeur allemand de bonne époque, avec sa myopie, ses lunettes, ses scrupules, ses façons méticuleuses — « l'homme le plus rangé que j'aie connu », dira Overbeck — tel qu'il est apparu aux contemporains qui l'ont rencontré, le plus humain des hommes et le moins surhumain, est-ce là le père du surhomme et de Zarathoustra ? Cette apparence volontairement effacée, ce renoncement à tout éclat extérieur, est-ce là ce que Nietzsche appelait un masque, « un nouveau masque » ? Nous n'avions pas à dépasser les données historiques, mais le lecteur tant soit peu romantique est libre d'imaginer au delà.

BIBLIOGRAPHIE

- Elisabeth FÖRSTER-NIETZSCHE. *Das Leben Friedrich Nietzsches*, 2 t. en 3 vol. 1896-1904. Ouvrage remplacé plus tard par :
- | | |
|-------------------------------------|--------------------------------|
| <i>Der einsame Nietzsche</i> . 1914 | } cités ici sans nom d'auteur. |
| <i>Der junge Nietzsche</i> . 1912 | |
- Richard Wagner und Friedrich Nietzsche zur Zeit ihrer Freundschaft, 1915.
Nietzsche und die Frauen seiner Zeit, 1935.
- Carl Albrecht BERNOULLI. *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche*, 2 vol. 1908 (cité BERNOULLI).
Nietzsche und die Schweiz, 1922.
- Paul DEUSSEN. *Erinnerungen an Friedrich Nietzsche*, 1901 (cité DEUSSEN).
- Lou ANDREAS-SALOMÉ. *Friedrich Nietzsche in seinen Werken*. 1894 (cité Lou ANDREAS-SALOMÉ).
- Meta von SALIS-MARSCHLINS. *Philosoph und Edel-mensch*, 1897 (cité SALIS-MARSCHLINS).
- Isabella von UNGERN-STERNBERG. *Nietzsche im Spiegelbild seiner Schrift*, 1902 (cité UNGERN-STERNBERG).
- E. F. PODACH. *Nietzsches Zusammenbruch*, 1930 (cité ZUSAMMENBRUCH).
Nietzsche und Lou Salomé, 1938.
Gestalten um Nietzsche, 1932 (cité GESTALTEN).
Der kranke Nietzsche, 1937. (Lettres de Mme Nietzsche aux Overbeck, cité *Der kranke Nietzsche*.)
- Johannes STROUX. *Nietzsches Professur in Basel*, 1925.
- Malwida von MEYSENBUG. *Der Lebensabend einer Idealistin*, 1903.
Individualitäten.
Briefe von und an M.v.M., 1920.

Friedrich NIETZSCHE. *Gesammelte Briefe* (éd. Förster),
6 t. en 7 vol. 1900-1909.

Sämtliche Werke, historisch-kritische Ausgabe.

Briefe und Zeugnisse, t. I-IV seuls parus.

Friedrich Nietzsches Briefwechsel mit Franz Dverbeck, 1916.

Nietzsches Briefwechsel mit Peter Gast.

Lettres à Peter Gast, traduites par Louise Servicen.

Introduction et notes d'André Schaeffner, 2 vol.
Monaco, 1957.

Peter GAST. *Die Briefe Peter Gasts an Friedrich Nietzsche*. 1923-1924.

CARL von GERSDORFF. *Briefe an (und über) Friedrich Nietzsche*. 3 vol. 1934-1937.

Alfred BAUMLER. *Nietzsche in seinen Briefen und Berichten der Zeitgenossen*, 1932.

Friedrich WURZBACH. *Nietzsche. Sein Leben in Selbstzeugnissen, Briefen und Berichten*. 1942.

CHRONOLOGIE

15 octobre

1844

Naissance à Roecken.

1848-

1858

Première enfance. L'école à Naumburg.

1858-

1864

Etudes secondaires à l'école de Pforta.

1864-

1865

Etudiant à Bonn.

1865-

1869

Etudiant à Leipzig. Service militaire
en 1866.

1869-

1879

Professeur à l'université de Bâle.

1870 Infirmier militaire pendant la campagne de France.

1872 Pose de la première pierre du théâtre de Bayreuth.

1876 Inauguration du théâtre de Bayreuth.

Dès 1875, l'activité est coupée de fréquents congés et villégiatures.

27 oct. 1876-7 mai 1877 Sorrente.

Puis Genève, Gênes, Livourne, Pise, Naples, Lugano, Ragatz.

10 juin-1^{er} juillet 1877 Rosenlauri.

mars 1878 Baden Baden. Puis Naumburg (avril), Grindelwald, Interlaken, Zurich et de nouveau Naumburg.

Mars

1879

Congé définitif de l'université de Bâle.

Alors commencent les années errantes, les déplacements incessants.

- 1879 L'été à Saint-Moritz, l'automne à Naumburg, jusqu'à fin février 1880.
- 1880 (Naumburg). Coire, Riva, Venise (13 mai-25 juin), Marienbad (juillet-août), Naumburg (septembre-octobre), Francfort, Bâle, Stresa, Gênes (9 novembre 1880-30 avril 1881).
- 1881 (Gênes). Recoaro, Sils Maria (4 juillet-1^{er} octobre), Gênes (octobre jusqu'au 22 mars 1882).
- 1882 (Gênes). Messine (1^{er}-20 avril), Rome, Lucerne, Naumburg, Tautenburg, Naumburg et Leipzig, Santa-Margherita Ligure, Rapallo jusqu'au 22 février 1883.
- 1883 (Rapallo). Gênes (23 février 3 mai), Rome (4 mai-16 juin), Sils Maria (18 juin-4 septembre), Bâle, Gênes, Villefranche-sur-Mer, Nice (décembre, jusqu'au 20 avril 1884).
- 1884 (Nice). Venise (mai-juin), Airolo, Bâle, Sils Maria (16 juillet-27 septembre), Zurich, Menton, Nice (8 décembre 1884-8 avril 1885).
- 1885 (Nice). Venise (10 avril-6 juin). Sils Maria (7 juin-mi-septembre), Naumburg et Leipzig, Munich, Bologne, Florence, Vallombrosa, Gênes, Nice (mi-novembre 1885-début mai 1886).
- 1886 (Nice). Leipzig (5-30 juin), Sils Maria (juillet-25 septembre), Ruta Ligure, Nice (22 octobre 1886-2 avril 1887).
- 1887 (Nice). Cannobio, Zurich, Coire, Sils Maria (12 juin-19 septembre), Venise (21 sep-

tembre-21 octobre), Nice (22 octobre 1887-2 avril 1888).

- 1888 (Nice). Turin (5 avril-5 juin), Sils Maris (6 juin-20 septembre), Turin (21 septembre 1888-9 janvier 1889).
 - 1889 (Turin), Bâle (10-17 janvier), Iéna (18 janvier 1889-24 mars 1890).
 - 1890 (Iéna). Naumburg (24 mars 1890-20 avril 1897).
 - 1897 (Naumburg). Weimar (fin avril 1897-24 août 1900).
- Mort le 24 août 1900 à Weimar.

I

Enfance et Jeunesse

1844-1869

Un enfant trop heureux

On m'a dit que mon frère n'apprit à parler qu'assez tard, vers deux ans et demi, si bien que ses parents s'en alarmèrent et interrogèrent le docteur à ce sujet. Celui-ci, fort jovial, leur aurait répondu : « Fritz est trop bien soigné et servi. Au moindre signe vous lui faites toutes ses volontés, pourquoi se donnerait-il la peine de parler ? » Comme le petit regardait toujours avec un plaisir particulier le pastel de grand-maman Nietzsche, on lui demanda avec insistance qui c'était. « Omama ! » s'écria-t-il tout joyeux. Ce fut son premier mot. En peu de temps il apprit à parler couramment. A quatre ans, il commença à lire et à écrire.

Elisabeth FÖRSTER-NIETZSCHE,
Das Leben Friedrich Nietzsches, t. I, p. 27.

Un petit paysan

Quand on le grondait pour quelque maladresse ou parce qu'il avait cassé quelque objet, il devenait très rouge mais ne disait mot et se retirait en silence dans quelque retraite solitaire. Après un temps de réflexion, il sortait digne et modeste de sa cachette, demandait pardon s'il était convaincu de ses torts, ou, au cas contraire, ne parlait jamais plus de l'incident.

Mon frère affirmait que dans son enfance il avait l'air d'un petit paysan, potelé, bronzé, les joues rouges. L'abondante chevelure blonde qui lui tombait de façon pittoresque sur les épaules atténuait un peu l'effet de

son extérieur rustique. Mais si ce n'avaient été ses magnifiques yeux bruns, si grands, si expressifs, ses manières distinguées, ni les parents ni les maîtres n'auraient guère pu discerner si tôt en lui un enfant remarquable et hautement doué, tant il était modeste et réservé.

Der junge Nietzsche, p. 15.

Le petit pasteur

A l'école primaire il se sentait complètement isolé. Cet enfant grave et réfléchi, aux manières dignes et polies, paraissait si étrange aux autres enfants qu'aucun rapprochement amical n'avait lieu ni d'une part ni de l'autre, si ce n'est sous forme de taquinerie. Mais si les écoliers le taquinaient un peu, c'était amicalement, sans méchanceté. Chez eux ils parlaient avec admiration du petit Nietzsche qui savait réciter des passages de la Bible et des strophes de cantiques avec tant d'expression qu'on en avait les larmes aux yeux. Ils l'appelaient le petit pasteur.

Der junge Nietzsche, p. 28.

Un enfant cérémonieux

L'école de garçons était alors sur la place du marché à la Terraille, non loin de chez nous. Un jour, une violente averse se mit à tomber juste au moment de la sortie. Nous guettions notre Fritz, de l'extrémité de la rue aux Prêtres. Tous les garçons se précipitaient chez eux en trombe. Enfin apparut ce petit Fritz, marchant posément, sa casquette abritée sous son ardoise,

son petit mouchoir par-dessus. Maman le héla de loin : « Mais cours donc ! » La pluie battante nous empêcha de saisir sa réponse. Comme notre mère lui fit des reproches en le voyant tout trempé, il répondit gravement : « Mais maman, le règlement dit que les élèves ne doivent pas quitter l'école en courant et en gambadant, mais rentrer posément et tranquillement chez eux. »

Das Leben Friedrich Nietzsches, t. I, pp. 30-31.

L'enfant de génie.

Le grand-père Oehler fut le premier à s'apercevoir des dons extraordinaires de son petit-fils Friedrich. Je n'oublierai jamais une scène qui n'était certainement pas destinée à mes oreilles. Notre mère se plaignait à son père que Fritz fût si différent des autres enfants et si peu liant. Il était d'ailleurs sage et obéissant, mais il avait sur toutes choses son opinion propre qui ne concordait pas avec celle des autres personnes. Mon grand-père répondit avec une violence inaccoutumée : « Mais, ma fille, tu ne sais donc pas ce que c'est que ce garçon ? C'est l'enfant le plus extraordinaire, le mieux doué que j'aie rencontré dans toute ma vie ; mes fils à eux six n'ont pas la moitié des dons de ton Fritz. Laisse-lui donc ses particularités. »

Der junge Nietzsche, p. 33.

Un enfant scrupuleux.

Mon frère était très pieux. Il réfléchissait beaucoup aux choses de la religion et s'efforçait toujours de mettre

d'accord ses pensées et ses actes. Une fois que nous écoutions un missionnaire qui s'adressait tout particulièrement aux enfants, mon frère se demanda aussitôt ce que nous pourrions faire : lire beaucoup de récits de missions, sans doute, mais ne ferions-nous pas bien aussi d'envoyer un cadeau de Noël aux petits païens ? Une sœur morave recueillait les offrandes, et nous choisîmes parmi nos jouets ce qui nous parut convenir le mieux, Fritz un livre d'images et une boîte de soldats, moi une poupée et la première paire de bas tricotée par moi. On nous permit d'aller seuls chez la dame en question. Après avoir remis notre petit paquet, je me sentis prise du désir de revoir ma fille et de l'embrasser encore une fois avant qu'elle s'en allât chez ces petits noirs. Cela fit croire à la diaconesse que nous avions apporté les jouets auxquels nous tenions le plus, et très émue elle nous fit un petit discours des plus touchants, nous disant combien il était agréable au Seigneur de nous voir offrir volontairement et avec joie ce que nous avions de plus cher. Nous devenions de plus en plus rouges. Nous étions loin d'avoir donné nos jouets favoris. Nous nous éloignâmes couverts de confusion. En descendant l'escalier sombre, Fritz me dit, très affligé : « Lisbeth, je voudrais bien avoir donné ma cavalerie. » C'était ses plus beaux soldats de plomb, ceux auxquels il tenait le plus. « Mais, lui dis-je, crois-tu vraiment, Fritz, que Dieu nous demandait nos plus beaux jouets ? » Et Fritz me dit tout bas : « Oui, Lisbeth. »

Der junge Nietzsche, pp. 36-37.

Jésus au Temple.

Je me souviens du récit que me fit un juriste fort sceptique qui, élève de première au gymnase de Naumburg avait eu à surveiller l'étude des jeunes élèves de

cinquième ou de quatrième. Il me dit avoir souvent remarqué les grands yeux pensifs de mon frère en se demandant quelle influence il pouvait exercer sur ses camarades. Ils n'osaient dire un mot grossier ni faire une remarque inconvenante en sa présence. Une fois un garçon se frappa sur la bouche en disant : « Non, on ne peut pas dire ça devant Nietzsche. » — « Et que vous fait-il ? » demandai-je. « Il nous regarde comme ça et les mots nous restent dans la bouche. » Cet avocat pourtant sceptique conclut en disant : « Fritz me faisait toujours penser à Jésus dans le Temple à l'âge de douze ans, j'étais persuadé qu'il ferait des choses remarquables. »

Der junge Nietzsche, p. 47.

Des enfants trop sages.

Il me faut bien dire que nous étions extraordinairement sages, de vrais enfants modèles. Je ne me rappelle pas une seule fredaine, un seul gros méfait qu'il serait pourtant amusant de raconter. Cependant on ne pouvait pas dire que nous fussions écrasés par une trop dure contrainte, bien au contraire. Du matin au soir, nous étions pleins de projets extravagants et d'idées originales, mais nous cherchions à les réaliser par des moyens que mère et grand-mère ne pussent désapprouver. Notre vive imagination devait tout ce qui nous arrivait, même les périodes de maladie. La rougeole est au nombre de nos meilleurs souvenirs.

Ibid., p. 41

Nietzsche à douze ans.

Représentons-nous cet enfant foncièrement sain, qui n'a connu encore, outre quelques maladies enfantines, que des maux d'yeux ; nous le revoyons tel qu'il était

alors, avec ses joues rouges, sa peau brune, ses grands yeux bruns et ses longs cheveux châtain ; non pas joli au sens habituel du mot, mais attrayant, à cause de son regard méditatif et de son expression d'intelligence, de pureté et d'innocence. Il est profondément religieux ; une certaine gravité, une grande réserve lui interdisent tout ce qui est étranger à sa nature et indigne d'elle. Son cœur s'est d'autant plus attaché à des amis semblables à lui, avec lesquels il s'enivre de musique et de poésie et échange aussi des pensées philosophiques ; il s'acquitte le plus consciencieusement du monde de ses devoirs d'écolier et s'intéresse à toutes les sciences. C'est un fils tendre et obéissant, respectueux de la vieillesse, et le meilleur ami de sa petite sœur. Il s'en va maintenant, bien gardé de corps et d'âme, mais le cœur lourd, vers son nouvel avenir, car cela lui fait un mal indicible de se séparer de nous. Mais il ne montre à personne, tant sa nature est réservée, la douleur profonde et les larmes brûlantes que lui coûte la séparation. Cet enfant affectueux, de bonne nature, qui sait si bien se maîtriser, avec tous ses dons et ses goûts pour l'art, la science et la philosophie, qui estime par-dessus tout l'amitié et qui est le guide de ses amis, n'est-ce pas l'image du futur Nietzsche, même sous ses traits enfantins ?

Der junge Nietzsche, p. 77.

Le témoignage d'un camarade (Wilhelm Pinder).

Le trait dominant de son caractère était une mélancolie qui s'exprimait dans tout son être. Dès l'enfance il avait aimé la solitude, qui lui permettait de se plonger dans ses pensées. Il fuyait jusqu'à un certain point la société des humains et recherchait les sites doués d'une beauté sublime. Il avait un cœur profond et pieux, et dès l'enfance, il réfléchissait à des choses qui ne préoccupent guère les enfants de son âge. C'était lui qui

organisait tous nos jeux, il y introduisait des méthodes nouvelles qui les rendaient plus attrayants et plus variés. C'était un garçon exceptionnellement doué sous tous les rapports. Il possédait une louable puissance d'assiduité au travail et me servait de modèle en cela comme en tout. Dès sa jeunesse, il se préparait à la profession qu'il comptait embrasser plus tard, celle de pasteur. Son humeur était toujours grave, mais affectueuse et douce, et il a toujours été pour moi un ami fidèle et tendre. Il n'agissait jamais à l'étourdie, et dans ce qu'il faisait il avait toujours un motif précis et bien fondé. Ses autres qualités dominantes étaient la modestie et la reconnaissance. Cette modestie produisait parfois une certaine timidité, et il ne se sentait pas à l'aise dans la société de personnes étrangères.

Der junge Nietzsche, pp. 46-47.

Une nuit de la Saint-Sylvestre.

Nous avions résolu de rester éveillés pendant la nuit de la Saint-Sylvestre et d'entendre les cloches de la nouvelle année. L'église Saint-Wenceslas de Naumburg possède une cloche dont le son est merveilleusement grave. Fritz disait toujours, même plus tard, qu'il n'avait jamais entendu de son aussi beau, et les cloches de minuit qui résonnent si mystérieusement dans ses œuvres, dans ses poèmes ou dans ses compositions musicales, ont toujours gardé, pour lui et pour moi, le son de la chère vieille cloche de notre grande église.

Aux vacances de Noël 1855, Fritz trouva que nous étions assez grands pour attendre la nouvelle année. Mais comme nous ne devions en aucun cas prendre part à la solennelle fête de famille, Fritz pensa qu'il vaudrait mieux aller docilement au lit, mais qu'il me réveillerait quand ce serait l'heure. Mieux vaudrait encore ne pas

nous endormir. C'est à quoi nous nous arrêta mes. Comme Fritz me racontait de très jolies histoires, je restai longtemps éveillée ; finalement je dus m'assoupir, car je me rappelle seulement que Fritz me cria : « Lisbeth, Lisbeth ! Réveille-toi ! Ça va sonner ! » La fenêtre de notre chambre donnait sur une rue étroite ; dans la maison d'en face il y avait encore de la lumière, sans doute en l'honneur de la Saint-Sylvestre, et le reflet tombait en plein sur mon frère, debout dans son lit. Ses yeux brillants, ses longs cheveux blonds, sa blanche chemise de nuit lui donnaient l'air d'un être surnaturel. Les sons de cloche, graves et lents, s'égrenaient dans la nuit. Il semblait que ce fût la voix des siècles qui nous parlait et nous chantait la chanson mélancolique du bonheur et de la douleur qui passent.

Leben Friedrich Nietzsches, t. I, pp. 51-52.

Sollicitude fraternelle.

Mon frère se considérait comme chargé de mon éducation. Il me donnait les livres que je pouvais lire, surveillait mes devoirs de classe et se préoccupait fort de la formation de mon esprit et de mon caractère. La majeure partie de ses exhortations avaient trait à la maîtrise de soi : comment supporter avec le sourire et des paroles bienveillantes la douleur, le chagrin, l'injustice. Il attachait aussi un grand prix à la véracité. Sur ce point, nous avions tous deux conscience de notre rang ; nous ne mentionnions pas, parce que cela ne convenait pas à des comtes Nietzki. Les autres avaient beau mentir tant qu'ils voudraient, pour nous il n'y avait qu'une loi : la véracité.

Der junge Nietzsche, pp. 48-49.

« Il buvait du chocolat... »

A Pforta, Nietzsche a été, comme chacun sait, un élève hors pair, mais les mathématiques n'étaient pas son fort. Il ne se faisait pas particulièrement remarquer parmi ses camarades, il s'absorbait dans ses tâches scolaires, surtout dans les langues mortes et dans ses études personnelles. Il ne faisait pas figure de chef parmi ceux qui montraient le plus d'âlâcrité intellectuelle. Il ne prenait pas part aux jeux bruyants dans la cour, mais étant en première, il allait volontiers comme nous au village proche d'Altenburg, pour y boire non pas de la bière, mais du chocolat. Il était dès l'école, extraordinairement myope et ses yeux avaient un éclat singulier. Sa voix prenait parfois une sonorité profonde, mais d'habitude elle était douce, comme toute sa personne.

Der junge Nietzsche, p. 120.

(Témoignage d'un camarade nommé Garnier.)

... mais aussi de la bière.

Extrait du registre des punitions de l'école :

14 avril 1863. Nietzsche et Richter ont bu à la gare de Kösen, chacun quatre chopines de bière en une heure. Nietzsche était ivre, et Richter plus manifestement encore.

Briefe, hist.-krit. Ausgabe, t. I, p. 390.

L'amitié de Deussen.

Dès mon entrée en seconde, j'avais discerné qu'il était intellectuellement très supérieur à ses camarades,

et j'avais l'impression qu'il ferait de grandes choses. Mais j'étais attiré aussi par l'aisance et la dignité de ses manières ; sa présence imposait rapidement le silence à toute espèce de grossièreté ou de sottise autour de lui. A partir de la première, nos relations devinrent plus fréquentes et plus intimes. La musique y contribua pour beaucoup. Tous les soirs nous nous retrouvions entre sept heures et sept heures et demie dans la salle de musique. Je ne crois pas que Beethoven lui-même ait pu improviser de façon plus poignante, par exemple quand il y avait un orage qui couvrait au ciel.

Son indifférence aux menus intérêts de ses camarades, son manque d'esprit de corps étaient interprétés comme un manque de caractère. Je me souviens qu'un jour, dans l'allée des Muses du jardin de l'école, un certain M. produisit subrepticement, pour la joie des assistants, un pantin découpé dans une photographie de Nietzsche. Par bonheur mon ami n'en a jamais rien su.

Paul DEUSSEN,

Erinnerungen an Friedrich Nietzsche, p. 14.

La première communion.

Nous fûmes confirmés le même dimanche de Laetare 1861. Ce fut un nouveau lien entre nous. Lorsque les communiant s'approchèrent deux par deux de l'autel pour recevoir le sacrement à genoux, Nietzsche et moi, nous nous sommes agenouillés côte à côte. Je me souviens très bien de l'émotion sacrée et tout étrangère au monde qui nous remplissait pendant les semaines qui ont précédé et suivi le jour de la communion. Nous nous sentions disposés à mourir tout de suite afin d'aller auprès du Christ ; nos pensées, nos sentiments et nos actes étaient illuminés par une sérénité supraterrestre qui n'était, à vrai dire, qu'une plante artificielle, ne

pouvait pas avoir de durée et disparut très vite, comme elle était venue, sous l'influence quotidienne des études et de la vie.

Paul DEUSSEN,
Ibid., pp. 9-10.

Collégien sérieux, mauvais gymnaste.

Souvent nous allions nous réfugier dans une salle de classe vide, je récitais une poésie et Nietzsche accompagnait la déclamation, de la *Cloche* de Schiller, par exemple, de quelques accords plaqués au piano ; il me reprochait toujours de trop élever la voix. C'est ainsi, par de paisibles passe-temps et des promenades quotidiennes en tête-à-tête, que nous nous isolions de nos camarades, qui ne connaissaient guère, et souvent méconnaissaient, ce garçon taciturne et renfermé... Nietzsche en effet était une nature profondément sérieuse, toute espèce de pose lui était étrangère. Il ne s'intéressait guère aux sports ni aux exercices hippiques ; il détestait la gymnastique et avait déjà une tendance à l'embonpoint et à la congestion. Quand j'exécutais devant lui quelque tour de gymnastique, il refaisait régulièrement pour moi son unique tour auquel il attachait plaisamment une grande importance. Cela consistait à faire passer le corps latéralement par-dessus les deux barres fixes, les pieds en avant, pour retomber de l'autre côté. Ce tour si simple, que tout gymnaste exercé exécute en un instant, souvent même sans toucher les barres, était pour Nietzsche un pénible travail, il devenait écarlate, perdait le souffle et suait à grosses gouttes. Il était meilleur en natation. Sa forte myopie le gênait dans tous les sports. Déjà, il portait habituellement des lunettes.

Paul DEUSSEN,
Ibid., p. 8.

L'amitié de Deussen.

Notre étroite amitié s'est maintenue pendant toute la durée de nos études à Pforta, non sans quelques nuages passagers. Dès la seconde, il s'était formé une clique dite des Affranchis, où l'on fumait, où l'on buvait et où l'on qualifiait d'arrivisme déshonorant l'assiduité au travail. Nous nous laissâmes attirer dans ces rets, ce qui nous rapprocha un peu des autres, mais nous sépara un peu l'un de l'autre. Le dimanche après-midi, il y avait étude pour ceux qui n'allaient pas à l'office de l'après-midi. J'étais en train de lire, dans Tite-Live, le passage des Alpes par Hannibal, et si passionné par ma lecture que je n'entendis pas sonner l'heure qui marquait la fin de l'étude, ni le bruit des autres élèves qui sortaient en courant, et je poursuivis ma lecture. Arrive Nietzsche qui était à ma recherche ; il me surprend en train de lire Tite-Live et m'admoneste sévèrement : « Voilà donc ce que tu fais, voilà les moyens que tu emploies pour surpasser tes camarades et de mettre bien avec les professeurs ! Eh bien, les autres te diront mieux que moi ce qu'on en pense ! » Couvert de honte, j'avouai mes torts, et j'eus la faiblesse de prier Nietzsche de ne rien raconter aux autres, ce qu'il me promit et qu'il a tenu.

Il était d'un caractère réservé, un peu timide ; il n'aimait guère l'agitation de la foule et n'était que peu connu de ses camarades. On savait seulement qu'il écrivait d'excellentes dissertations allemandes et de jolis vers, qu'il était d'une rare faiblesse en mathématiques et savait improviser sur le piano de façon magistrale.

Paul DEUSSEN,
Ibid., p. 10.

En fait d'exercices physiques, il aimait surtout la natation et le patinage et le vieux jeu allemand du ballon. Il n'aimait guère la gymnastique et n'y moissonnait pas de lauriers. Deussen remarque très justement que sa myopie lui avait fait prendre la gymnastique en dégoût et que de plus, il avait souvent le sang à la tête. C'était un héritage de notre mère, parfaitement bien portante pourtant, et quand nous gravissions tous les trois une côte par un temps un peu chaud, nous nous étonnions réciproquement de nous voir si rouges. Je ne me souviens pas que mon frère ait été alors particulièrement corpulent, comme le dit Deussen ; il était vigoureusement bâti et nullement maigre, mais certainement pas gros, ainsi qu'il est visible sur ses photographies. Deussen est également dans l'erreur quand il écrit que les bonnes manières que mon frère montrait dès son plus jeune âge, provenaient de notre cercle de Naumburg. Non, c'était nietzschéen. Ces manières respectueuses qui lui étaient innées l'empêchaient aussi de prendre part aux petites manifestations d'écouliers, qui consistent à trépigner en classe ou à chanter un gloria funèbre, ce qui était la coutume à Pforta, quand un professeur se rendait peu populaire...

On peut dire, à tout prendre, que mon frère était dans ce temps là un élève modèle. Ses notes étaient brillantes. Il avait toujours le maximum en conduite, et parfois aussi dans d'autres matières, comme le latin et l'allemand.

Cependant, un peu plus tard, l'école commença à l'ennuyer. Il songeait à se consacrer exclusivement à la musique, il s'enthousiasma pour la forêt vierge et les travaux de défrichement et se plaignait constamment de la routine et de l'espace mesquin dans lequel se déroulait sa vie.

Der junge Nietzsche, pp. 91, 109.

Extrait du registre de santé de l'école de Pforta.

(Après de nombreuses mentions telles que : migraines, rhume, rhumatisme.)

1862. Nietzsche est renvoyé chez lui en convalescence. C'est un garçon trapu et sanguin, au regard étrangement fixe, myope, sujet à de fréquents maux de tête. Son père est mort de ramollissement cérébral, lui-même était le fils d'un homme âgé et Nietzsche a été engendré par un père déjà malade. Pas de symptômes graves pour le moment. A surveiller, eu égard à ces antécédents.

Briefe, hist. krit. Ausgabe, t. I, p. 340.

Un jeune humaniste.

J'avais organisé à Pforta, un musée de plâtres d'après l'antique et je donnais des conférences explicatives, le dimanche après l'office, pour les élèves les mieux doués, qui y venaient volontiers. Nietzsche me frappa dès lors par ses dons exceptionnels, et c'est beaucoup dire, s'agissant de Pforta. Il intervenait souvent dans les discussions, l'étendue de ses lectures était déjà surprenante, ainsi que l'intelligence pénétrante qu'il apportait à toutes choses. C'était un adolescent taciturne, méditatif, replié sur lui-même, médiocrement vigoureux et qui se faisait remarquer par ses longs cheveux. A Pforta, école modèle, il existait des relations personnelles entre les maîtres et les élèves et j'eus l'occasion, même en dehors de l'école, d'apprécier la vive intelligence du jeune Nietzsche. Il eut la chance d'être à Pforta l'élève du fameux traducteur de Platon, Steinhart, qui eut sur lui, si je ne me trompe, une grande influence.

Otto BENNDORF,

Neues Wiener Tageblatt, 2 septembre 1900.

Briefe, hist.-krit. Ausg., t. I, pp. 339-340.

A l'école de Pforta.

Dans le cercle de mesdames les Conseillères, à Naumburg, Nietzsche s'était habitué à des manières raffinées et à un respect des formes qui lui sont restés jusqu'à la fin de sa vie, mais qui s'accompagnaient d'une estime excessive pour ces formes et d'une tendance à vouloir les imposer doctoralement aux autres. Il était entré à l'école de Pforta en 1858 et je me trouvai en automne en troisième, dans la même section que lui. C'était pendant l'interclasse, et Nietzsche, en tant que premier de la classe, avait l'honneur d'être chargé de la surveillance et de nous empêcher de nous lever de nos places, de faire trop de bruit et de bavarder trop haut. J'étais assis bien tranquille à ma place, grignotant mon petit pain en silence ; je vois encore Nietzsche laissant errer sur nos rangs son regard un peu vague de myope, vainement en quête d'une occasion d'intervenir. En passant près de moi, il se pencha et me dit : « Ne parlez pas si haut à votre croissant ! » Ce sont les premiers mots qu'il m'ait jamais dits.

Je ne sais plus ce qui nous a rapprochés. Peut-être notre commun amour pour Anacréon. Nous nous récions ses vers pendant nos promenades. Nous nous jurâmes amitié au dortoir, où je gardais dans ma valise, entre autres trésors secrets, un paquet de tabac à priser. Dans un moment solennel nous avons échangé le *vous* usuel entre les élèves de Pforta pour le *tu* réservé aux intimes, et nous avons non pas bu, mais prisé à notre amitié.

DEUSSEN, p. 9.

Un nouveau Mucius Scaevola.

Les plus jeunes élèves parlaient de Mucius Scaevola, et l'un d'eux, un peu douillet, dut émettre l'opinion que c'était une horrible histoire et qu'il était à peu près impossible de se laisser ainsi carboniser la main. « Et pourquoi pas ? » demanda Fritz, très tranquillement. Et, prenant un paquet d'allumettes, il les alluma dans le creux de sa main qu'il tendit droit devant lui, sans sourciller. Les enfants étaient pétrifiés d'étonnement et d'admiration. Tout à coup, le moniteur s'aperçoit de la scène et jette par terre les allumettes qui avaient produit d'assez profondes blessures.

Der junge Nietzsche, p. 90.

Lettre de recommandation du professeur Steinhart à son collègue le professeur Schaarschmidt, de l'université de Bonn (1864).

Nietzsche est un esprit profond et réfléchi. Il est plein de ferveur pour la philosophie, surtout pour la philosophie platonicienne, qu'il connaît déjà passablement. Il hésite encore entre la théologie et la philologie, mais c'est sans doute celle-ci qui l'emportera. Surtout, il se consacrera avec joie, sous votre direction, à la philosophie, où l'entraîne sa pente naturelle.

Briefe, hist.-krit. Ausgabe, t. I, p. 409.

Premier amour.

Fritz semblait être venu de bonne heure à cette idée que les sentiments amoureux, outre leur amertume, devaient comporter aussi quelque douceur. La sœur d'un de ses camarades, M^{lle} Anna Redtel, étant en visite chez ses grands-parents Barks à Kösne, Fritz se mit à brûler pour elle. C'était une petite Berlinoise, gracieuse, aérienne, aimable avec cela, et instruite, bonne musicienne. Mon frère au contraire était un grand garçon robuste, aux larges épaules, un peu raide et cérémonieux. L'idée qu'il s'est faite plus tard, que nous autres femmes sommes de frêles oiselets, des créatures délicates et fragiles, date peut-être de cette amourette de jeunesse. Fritz jouait à quatre mains avec M^{lle} Anna, il lui dédia des vers et une rapsodie musicale et sembla très satisfait d'être pour une fois en proie à ces sentiments dont ses camarades faisaient tant d'embarras.

Der junge Nietzsche, p. 125.

Tels deux jeunes dieux.

A Pâques, Fritz revint pour la première fois à Naumburg en étudiant. Je crois le voir encore, image de force et de santé. Il était large d'épaules, bronzé, avec d'abondants cheveux blond foncé, exactement de la taille de Goethe, nous l'avons vérifié dans la maison de Goethe à Francfort. Il possédait, comme Goethe, la faculté de paraître plus grand qu'il n'était ; la raideur et la dignité de son maintien créaient cette illusion.

Un étudiant m'a raconté que dans ce temps-là, mon frère et son ami Erwin Rohde venaient parfois direc-

tement du manège au cours de Ritschl en costume de cheval et la cravache en main. Il ajoutait que les deux jeunes gens, quand ils entraient dans la salle de cours, rayonnants de santé, de grâce physique et de supériorité intellectuelle, apparaissaient à leurs camarades « tels deux jeunes dieux ».

Ibid., pp. 152-153.

Schopenhauer.

Schopenhauer n'était pas pour lui un livre, mais un ami. Le philosophe était mort quand mon frère découvrit ses œuvres, sans quoi il serait allé immédiatement le trouver et le saluer comme un ami, comme un père. Car pendant toute sa jeunesse et dès l'enfance, il avait aspiré à l'ami paternel dont l'avait si amèrement privé la mort prématurée de notre père. Aussi s'efforçait-il toujours de saisir ce qu'avait été l'homme chez Schopenhauer, bien différent de l'image qu'en présentaient ses disciples d'alors. « Que peuvent-ils savoir de Schopenhauer, disait-il, avec leurs têtes vides et leurs crânes plats ? »

Der junge Nietzsche, p. 212.

Depuis que Fritz connaissait et vénérât Schopenhauer, il tenait d'effroyables discours contre les femmes. A la vérité, il se tenait assez distant d'elles, mais il leur témoignait la plus délicate courtoisie. Ses propos surprenants semblaient concerner des êtres abstraits. Qu'il parlât avec la plus vive admiration de son amie vénérée, la Conseillère R...l, c'était tout naturel, s'agissant d'une femme aussi remarquable. Mais sous d'autres rapports encore, dans le culte qu'il rendait à certaines femmes, il ne semblait pas qu'il pensât en

disciple de Schopenhauer. Je me souviens encore de sa colère, le jour où quelqu'un se permit de douter que Hedwig Raabe, « l'ange blond » adoré des Leipzicois, et qu'il adorait de loin, fût vraiment et réellement un ange.

Ibid., pp. 223-224.

Un duel.

(A Bonn, Nietzsche et Deussen adhèrent, sans grande conviction, à une association d'étudiants.)

Bien entendu, nous fréquentions assiduellement la salle d'armes. Nietzsche s'exerçait de son mieux et réussit même à s'attirer un duel. « Je passais hier sur la place du Marché, me raconta-t-il le lendemain, un Alaman (membre d'une corporation rivale) se joignit à moi ; après une conversation très animée sur toutes sortes de sujets d'art et de littérature, je lui demandai très courtoisement, au moment de nous séparer, de bien vouloir « en découdre » avec moi. Il a accepté et nous allons nous battre un de ces jours. C'est avec une certaine anxiété que je voyais approcher le moment où notre ami, qui était, comme Hamlet et sans faute de lecture (*hot pour fat*), un peu corpulent et de plus extrêmement myope, aurait à passer par une aventure si peu faite pour lui. Au bout de trois minutes à peine, l'adversaire réussit à lui placer une quarte sur l'arête du nez, juste à l'endroit où un lorgnon trop étroit laisse d'habitude une marque rose. Le sang dégouttait jusqu'à terre et l'on considéra que le passé était effacé. Je mis mon ami, soigneusement pansé, dans une voiture, je le ramenai chez lui et le mis au lit, et au bout de deux ou trois jours, notre héros était guéri, si ce n'est une petite cicatrice en travers du nez, qui ne lui seyait point mal.

DEUSSEN, p. 22.

Peu de gaieté.

Nietzsche étudiat manquait de gaieté et n'a jamais manifesté l'envie de faire le diable.

HERSING.

Briefe, hist.-krit. Ausgabe, t. II, p. 00.

L'incident fatal.

Nietzsche était allé un jour à Cologne, c'était en février 1865. Il prit pour guide un commissionnaire à qui il demanda de lui montrer les principales curiosités de la ville, puis de lui indiquer un restaurant. Celui-ci le mena dans une maison mal famée. « Tout à coup, me raconta Nietzsche le lendemain, je me suis trouvé entouré d'une demi-douzaine de créatures vêtues de gaze et de paillettes qui me regardaient avidement. Je fus d'abord cloué sur place. Puis je m'avançai instinctivement vers un piano qui me parut le seul être doué de sentiment dans cette société, et je frappai quelques accords. Ils dissipèrent ma stupeur et je gagnai le large. » D'après ce récit et tout ce que je sais de Nietzsche, je croirais volontiers qu'on peut lui appliquer les mots que Steinhart nous dictait dans sa biographie de Platon : *mulierem numquam attingit*.

DEUSSEN, p. 26.

Note. — On sait les conséquences toutes différentes, qui ont été tirées de cet incident, notamment par Thomas Mann dans son *Doktor Faustus*. C'est à cette date que Nietzsche, à la clinique de Bâle, plaçait l'origine de l'infection dont il a souffert toute sa vie. Le fameux chapitre des Filles du désert, dans le *Zarathoustra*, serait une transposition de cette scène.

Le volontariat militaire.

Le service est dur dans l'artillerie montée, surtout en hiver, mais Fritz accomplissait tous ses devoirs avec beaucoup de zèle, et tous, capitaine, lieutenant et sous-officiers, faisaient son éloge. Je n'oserais pas affirmer que tous ces compliments fussent entièrement désintéressés. Fritz leur payait souvent à déjeuner, ce qui réchauffait leurs sentiments et les incitait souvent à dire des choses agréables à monsieur le volontaire, parfois d'une façon fort comique. Comme l'un d'eux expliquait de nouveau à un canonier, après de nombreuses redites, un détail du maniement de son arme, il conclut par ces mots : « Schulze, vous êtes trop stupide, même le volontaire Nietzsche a compris après que je le lui ai expliqué une seule fois. »

Der junge Nietzsche, p. 198.

Il fera tout ce qu'il voudra...

Entre tous les jeunes espoirs que j'ai vus depuis trente ans croître sous mes yeux, je n'en ai vu aucun mûrir aussi vite et aussi tôt que ce jeune Nietzsche. S'il vit longtemps, ce que je lui souhaite, je prédis qu'il sera un jour au premier rang des philologues allemands. Il a vingt-quatre ans, il est vigoureux, robuste, sain, vaillant de corps et d'esprit, capable de s'imposer à des natures analogues à la sienne. Il possède en outre, un don enviable d'exposition, dans l'improvisation orale il fait preuve d'autant de sang-froid que d'habileté, il est l'idole et, sans l'avoir cherché, le chef de tous nos jeunes philologues de Leipzig dont beaucoup meurent d'impatience de l'entendre enseigner. Vous allez dire que c'est un phénomène. C'en est un en effet. Avec cela, aimable et modeste.

Lettre de Ritschl adressée à l'université de Bâle,

9 décembre 1868.

Nietzsche n'est pas à proprement parler orienté vers la politique. Il a, de façon générale et en gros, de la sympathie pour la grandeur croissante de l'Allemagne, mais aucune tendresse pour sa forme prussienne, un goût très vif, au contraire, pour un libre développement civique et intellectuel.

Ses études ont été jusqu'à présent centrées sur la littérature grecque, et plus spécialement, à ce qu'il me semble, sur l'histoire de la philosophie grecque. Mais je ne doute pas qu'avec ses grands talents il ne puisse travailler avec succès dans d'autres domaines. Il fera tout ce qu'il voudra.

Seconde lettre du 11 janvier 1869.

Johannes STROUX,

Nietzsches Professur in Basel, Iéna 1925, pp. 30,35.

Un ami susceptible,

Au printemps de 1869, j'ai failli perdre pour toujours mon ami. Je passais alors une année entière chez mes parents à la campagne, occupé à terminer ma thèse et à préparer mon oral — surmené, nerveux, morose. Je reçus brusquement une lettre de Nietzsche qui m'annonçait qu'avant même d'être docteur, il venait d'être nommé professeur à l'université de Bâle. Je lui envoyai aussitôt mes cordiales félicitations, mais je ne pus m'empêcher de parler aussi de moi et de comparer, non sans une pointe de jalousie, ses brillants succès et ma situation difficile. Comment décrire ma surprise, ma stupeur même, quand je reçus en réponse, par le retour du courrier, quelques mots sur une carte de visite, dont la teneur était à peu près celle-ci : « Cher ami, à moins que ta dernière lettre ne soit due à des troubles mentaux passagers, je te prie de considérer que nos relations sont de ce fait terminées. F. N. »

Ces mots me brûlaient comme un feu d'enfer. Mais je ne pouvais m'habituer à la pensée de perdre un tel ami. Je me sentis poussé à écrire à Nietzsche pour lui demander comment il avait pu, à ce point, se méprendre sur ma lettre. Nietzsche m'envoya en réponse trois documents : 1) la lettre incriminée ; 2) un commentaire qui la qualifiait de mélange de jalousie, de sottise et d'orgueil paysan ; 3) comme le modèle de ce que j'aurais dû faire, une lettre d'Erwin Rohde qui ne savait comment exprimer son ravissement à l'idée d'avoir pour ami un véritable professeur, et si jeune, et si cher. Je ne peux pas dire que je me sois senti particulièrement honteux de ma lettre, qui n'était que l'expression sincère de mon sentiment ; je remerciai Nietzsche de son attitude conciliante, sans m'appesantir sur l'affaire, et j'en tirai les conséquences pour la suite. Je compris alors les paroles que Nietzsche m'avait autrefois écrites : « Sérieusement, mon ami, je te prierai, quand tu parles de moi, de le faire avec un peu plus de respect. »

DEUSSEN, pp. 60-62.

Un été avec Nietzsche.

L'été passé a été si fécond, que je peux le considérer comme l'une des périodes les plus importantes de ma vie. Il m'a fait le grand don de l'amitié de Nietzsche. Tu n'as sans doute jamais été de ses intimes, mais tu connais sa haute valeur, aussi ne puis-je assez me féliciter et m'étonner d'avoir trouvé un ami (et tu sais si je suis avare de ce titre) dans cet homme aux sentiments profonds et délicats. Nous avons vécu tout l'été une singulière existence, comme entourés d'un halo magique qui se déplaçait avec nous, non pas isolés du fait de notre hostilité au dehors, mais à peu près réduits à nos rapports réciproques. Nous avons passé ensemble des demi-journées, voire des journées entières, à paresser,

littéralement, et, du moins en ce qui me concerne, nous avons retiré de cette fainéantise plus de profit que tout mon labeur de philologue ne m'en aurait pu rapporter. Sans doute, c'est surtout Schopenhauer qui nous a rapprochés, mais nous avons découvert entre nous une sympathie générale, puis une compréhension vraiment profonde. Je connais trop mes défauts, et plus encore les lacunes de mes manifestations extérieures qui dissimulent mes meilleurs côtés, pour n'être pas surpris et touché jusqu'au fond du cœur par un bonheur entièrement immérité et qui a quelque chose d'incompréhensible. Nous avons passé l'été à nous promener à cheval, à flâner, comme je te l'ai dit, le plus possible, et pour finir nous avons fait une excursion de quatre semaines dans les monts de Bohême, quatre semaines qui comptent dès à présent parmi les périodes de ma vie sur lesquelles reposera éternellement la douce lumière consolante et réconfortante d'un couchant doré.

Briefe, éd. Förster, II, pp. 391-392.
Erwin Rohde à Wilhelm Wisser,
Kiel, 27 novembre 1867.

Un ami enthousiaste.

Ne sais-je pas par expérience, que ton approche est un bonheur et un bienfait ? C'est ainsi qu'à Bâle comme ailleurs, tu apporteras à la jeunesse non seulement l'intelligence philosophique et l'agilité de l'esprit, mais par toutes tes manières d'être tu laisseras ton aiguillon dans les âmes. L'homme a chez toi plus de valeur encore que le philosophe... A ce carrefour de notre vie, permets que je dise encore une fois que personne au monde ne m'a jamais été plus cher ni plus bienfaisant que toi, c'est là ce que je sens dans toutes les fibres de mon être.

Rohde à Nietzsche, printemps 1869.

II

Les années Bâloises

1869-1879

Nietzsche professeur de lycée.

Nous fûmes bientôt au courant, dans ma classe, des jugements extrêmement flatteurs qui étaient venus de Leipzig au sujet de Nietzsche. On parlait aussi de ses grands dons musicaux. Nous attendions sa première entrée dans notre classe avec beaucoup d'impatience et d'intérêt. A la première heure de grec de l'année nouvelle, au début de mai 1869, le professeur Vischer, président du conseil d'administration, entra dans la classe, suivi d'un homme jeune, large d'épaules, d'aspect robuste, de taille moyenne, au teint bronzé, aux cheveux bruns, au front haut et expressif, à la grosse moustache soigneusement lissée. A travers de fortes lunettes d'or, il considérait de ses grands yeux, d'un air un peu timide et craintif, les dix-huit jeunes gens qui fixaient sur lui des regards curieux. Le professeur Vischer nous présenta brièvement notre nouveau maître et lui confia la classe, en exprimant des vœux cordiaux, accompagnés de bons conseils à notre adresse. Dès cette première leçon, nous eûmes l'impression qu'une heureuse fortune nous avait amené un maître de qualité exceptionnelle, et de leçon en leçon, notre respect et notre admiration ne firent que croître. Un profond silence, une admiration générale régnaient dans la classe dès son entrée. Nous nous réjouissions d'avance en pensant à la lecture des classiques et des philosophes, aux leçons du maître sur la tragédie ou sur la philosophie grecques, où il nous introduisait de façon passionnante... En dépit de son caractère calme, timide et modeste, Nietzsche pouvait, en parlant, se laisser entraîner par la beauté de son sujet, au point d'oublier tout le reste. Une après-midi où nous lisions Sophocle de trois à quatre, Nietzsche nous fit une magnifique leçon sur la tragédie grecque, et son ardeur l'empêcha

de s'arrêter. A quatre heures vingt, il parlait encore et nous l'écoutions, muets d'enthousiasme. Un élève qui avait, à quatre heures, une leçon de musique, regarda plusieurs fois sa montre, Nietzsche s'en aperçut, regarda lui aussi sa montre et quitta la classe tout effaré, en s'excusant mille fois. Nous aurions aimé l'écouter encore...

Quand nous traduisions, il exigeait que ce fût en bon allemand; lui-même parlait une langue admirable, sans aucun accent saxon. Même en dehors de l'enseignement, Nietzsche usait toujours d'un langage choisi. En hiver, quand l'obscurité commençait à se faire, et que les autres professeurs disaient : « Allumez le gaz ! », Nietzsche disait : « Donnez-nous de la lumière ! »

Tout dans la personne de Nietzsche incitait à rechercher son approbation. Il était avare de ses paroles, mais sa joie était visible quand un élève médiocre parvenait à un bon résultat. Que l'on était heureux d'obtenir de lui, pour un exposé oral, ces mots : « Très bien. » Sa cordialité, sa bienveillance excitaient au travail. Il tâchait d'inciter les élèves à parler librement, sans notes. Il témoignait à tous la même amitié et la même politesse. Il ne marquait aucun mépris à la masse des indifférents ni aux élèves plus faibles ou moins doués.

Si Nietzsche était avare d'éloges, il usait plus rarement encore de blâme... Jamais on ne le voyait irrité, jamais il n'élevait le ton ni ne se mettait en colère... L'attitude des élèves envers leur maître vénéré était le plus souvent irréprochable. On se gardait de froisser par une conduite inconvenante cet homme qui unissait au plus haut savoir les formes de politesse les plus raffinées, dont toute la personne était empreinte d'une rare distinction et qui pourtant ne témoignait aux élèves que bonté et bienveillance et n'avait rien d'un surhomme.

(Article anonyme du supplément dominical des *Baseler Nachrichten*, 13 octobre 1929.)

Briefe, hist.-krit. Ausg., t. II, pp. 394-397.

Un demi-siècle a passé, et plus, mais je le vois encore comme si c'était aujourd'hui. Je ressens encore le sursaut qui me redressait sur ma chaise quand il fixait sur moi, à travers ses lunettes, son regard sévère et pénétrant. A vingt-cinq ans à peine, il était professeur de grec à l'université de Bâle et enseignait en outre le grec à notre école. Sa grande liberté d'esprit et sa supériorité intellectuelle, ses relations avec des étudiants plus mûrs et sa propre formation à l'école de Pforta poussaient le jeune professeur à dépasser largement les limites de son programme et à nous supposer capables d'accomplir et de dominer de façon personnelle les tâches qu'il nous imposait. Il arrivait que nos têtes juvéniles, non encore formées à la philosophie, n'étaient plus en état de suivre la pensée du texte péniblement traduit et de son génial interprète. Mais la forte et pure personnalité du maître dont nous sentions fort bien la haute valeur intellectuelle, ne permettait pas que nous perdions courage. Son sens très strict de la justice savait distinguer entre la bonne volonté impuissante et la négligence paresseuse, et aucune des manœuvres usuelles ne prenait avec lui. Pendant les leçons de Nietzsche, régnait dans nos classes une parfaite discipline. Bien que nous n'eussions jamais à entendre une parole de blâme ou de mauvaise humeur, nous avions pour lui un extraordinaire respect. Il avait une façon extrêmement pénible et humiliante d'abandonner l'élève mal préparé à ses balbutiements et à ses bégaiements, sans se départir d'une impassibilité de pierre; puis, après un court silence qui nous coupait le souffle, de dire : « Bon ! », ou « Soit ! », ce qui mettait un point final plein d'ironie à la scène. C'était la plus forte expression de son blâme. De même il n'allait jamais plus loin dans l'éloge qu'un simple : « Bien ! », murmuré à demi-voix. Mais que n'aurait pas fait tel d'entre nous, que l'on ne pouvait même pas compter au nombre des zélés, pour mériter ce bref éloge ! Si durs que fussent les moments que Nietzsche nous faisait quelquefois passer,

nous nous sentions fiers qu'il eût tant de confiance dans notre intelligence, et avec la fine intuition de la jeunesse nous devinions la contrainte que s'imposait à cause de nous cet esprit de haut vol. Nous partagions l'enthousiasme des étudiants pour leur professeur, à peine plus âgé qu'eux, nous lisions tout ce qu'il faisait paraître et nous nous laissions gagner à sa ferveur wagnérienne qui lui dictait alors la *Naissance de la Tragédie*. Remarquable par la distinction des manières, séduisant par l'amabilité de son commerce, voisin, même matériellement, des meilleurs, tels que Jacob Burckhardt et Richard Wagner, qui habitait alors Tribschen, cet esprit de feu se trouvait avoir dès lors précocement atteint un sommet de la vie dont la pleine jouissance ne lui a pas été accordée par la suite.

Anonyme, *Basler Nationalzeitung*, juin 1923.
Briefe, hist.-krit., Ausgabe, t. II, pp. 392-393.

Les hommes qui ont été les élèves de Nietzsche au *Paedagogium* sont aujourd'hui des hommes en pleine force de l'âge, dont l'activité aux premiers postes de l'Etat ou dans les entreprises privées donne à la vie de la cité son caractère. Si on a l'occasion de les interroger, ils semblent d'accord pour se souvenir avec une sorte de crainte religieuse d'avoir reçu les enseignements non d'un pédagogue professionnel, mais d'un éphore grec en chair et en os, qui les avait rejoint d'un bond à travers le temps et l'espace, pour leur révéler Homère, Sophocle, Platon et leurs dieux. Il leur faisait l'effet de leur parler d'après ses souvenirs, de choses qui lui semblaient toutes naturelles et encore en vigueur. Une particularité secondaire, qui tenait à l'excessive sensibilité de ses yeux, renforçait encore le nimbe qui l'entourait : lors de ses cours, les volets devaient toujours rester clos, même par temps couvert, afin d'atténuer la clarté trop vive du jour et de plonger la classe dans

un bienfaisant clair-obscur. Il perdait le moins de temps possible en formalités, il admettait d'emblée l'usage de traductions allemandes, pourvu qu'on lût le plus grand nombre possible d'auteurs. Il pouvait interrompre soudain une explication de texte en interpellant un élève, celui qui s'y attendait le moins, pour lui demander : « Voyons, dites-moi, qu'est-ce qu'un philosophe ? » Ensuite, après la réponse plutôt maigre du garçon tombé des nues, il achevait l'heure par une brillante improvisation. Quand il usait, rarement mais avec d'autant plus d'effet, de réprimandes, il suivait, sans se soucier de la règle, l'inspiration du moment. Il avait une fois demandé aux élèves de lire, pendant les congés, la description du bouclier d'Achille et d'en rendre compte ensuite, mais volontairement. A la rentrée, il interpelle un élève : « Avez-vous lu le passage en question ? » L'élève embarrassé, répondit oui, bien qu'il n'eût pas lu le texte. « Bien, alors, décrivez-vous le bouclier d'Achille. » Dans le silence qui suivit, Nietzsche laissa passer les dix minutes qu'il lui aurait fallu pour exposer complètement la chose, arpentant la classe à pas lents, d'un air attentif, comme il avait coutume de faire. Puis, sans perdre un mot de plus : « Bon, maintenant que Untel nous a décrit le bouclier d'Achille, continuons. » Un autre élève lisait tranquillement la traduction allemande qu'il cachait sous son pupitre. « C'est étrange, lui dit Nietzsche, vous semblez avoir dans votre édition une version différente de la mienne. » Il manquait un peu de méthode et de métier dans l'éducation de ses disciples adolescents. Il renonça à exiger des versions écrites, après un essai peu réussi. On ne tenait ni listes de mots ni cahiers de classe. On traduisait sans arrêt, sans se soucier de morphologie ni de syntaxe. De temps à autre, il nous demandait de réfléchir, et une émotion vague et solennelle s'emparait de nos cerveaux assez prosaïques. Il aimait aboutir à un essai de caractéristique et nous donnait en exemple la personnalité d'Alcibiade ou d'Achille, de telle sorte que les élèves,

stimulés par ses questions, pussent, peu à peu, exprimer leurs propres conceptions. On pouvait, somme toute, appliquer à l'activité pédagogique de Nietzsche, surtout au Paedagogium, ce qu'il a écrit dans *Par delà le Bien et le Mal* : « Quand on est pédagogue de toute son âme, on ne prend rien au sérieux que par rapport à ses élèves, soi-même non excepté. »

BERNOULLI, t. I, pp. 67-68.

Un élève enthousiaste : Kelterborn.

Mes relations personnelles avec Nietzsche s'étendent sur les dix ans qui vont de 1870 à 1880. Ce même regard de vénération que l'adolescent de dix-sept ans levait sur le maître génial dont l'approche était stimulante, je l'ai plus tard reporté sur lui, chaque fois que j'ai eu le bonheur de le retrouver sur mon chemin. Ce qui frappait surtout, c'est qu'on avait dès l'abord l'impression d'une beaucoup plus grande différence d'âge, soit qu'on écoutât son enseignement, soit qu'on le rencontrât dans la vie privée. Au lieu des quelque sept ans qui nous séparaient, on l'imaginait plus âgé d'une demi-existence d'homme, malgré l'ardeur qui l'animait, si juvénile et pleine de confiance en l'avenir. On sentait qu'il avait déjà derrière lui une somme énorme de travail et de pensée originale, alors qu'il n'était pourtant qu'au début d'une carrière riche et brillante, mais déjà en possession d'une masse de connaissances et rempli en même temps de visées hautes, lointaines et hardies.

Au printemps 1869, lors de la nomination du jeune philologue à la chaire de grec de l'université de Bâle et de notre Paedagogium, j'étais élève de seconde dans ce dernier établissement, et je me souviens encore de la sensation causée par sa personne et par son enseigne-

ment, et aussi de l'impression que fit sa leçon inaugurale sur Homère, aussi attachante par ses qualités poétiques et artistiques que solide au point de vue scientifique. Lorsque, au mois de mai 1870, le directeur de l'enseignement du canton de Bâle nous présenta le nouveau professeur de langue, de littérature et de philosophie grecques et nous le recommanda comme un maître éminent, malgré sa jeunesse, et comme un brillant modèle, digne de tout notre respect, nous nous sentîmes pleins d'enthousiasme, et pendant les mois qui suivirent, nous gardâmes l'impression que nous avions affaire à un maître d'élite appelé à nous initier plus complètement au monde de la beauté et de la pensée grecques et que nous ne devions l'aborder qu'avec les sentiments du plus profond respect. Sa façon de s'adresser à nous était absolument neuve et stimulait en nous le sentiment de notre propre personnalité... Il sut tout de suite exciter en nous le plus grand zèle pour l'étude, plus encore peut-être de façon indirecte, par son exemple, par son savoir et son travail, que de façon directe, en nous déclarant par exemple que tout homme devait au moins une fois dans sa vie se donner du mal, consacrer à l'étude une année entière en faisant de la nuit le jour, et que cette année était venue pour nous. Il ne nous considérait pas en bloc comme une classe ou un troupeau, mais comme de jeunes personnalités, aussi nous invitait-il à venir le voir chez lui.

La parole mesurée, grave, choisie, et cependant naturelle, comme toute la personne et les manières de l'homme, sa façon même de vous aborder, de vous saluer, avaient quelque chose de remarquablement harmonieux, une grande unité de style, si l'on peut dire. J'usais volontiers de la permission qu'il m'avait donnée d'aller lui faire visite, surtout lorsqu'il fut retenu à la chambre par une foulure. Là encore, on était frappé par l'alliance d'une politesse très recherchée et d'une grande distinction de manières, avec l'affabilité la plus séduisante et la plus naturelle, de telle sorte que l'on se

sentait transporté aussitôt et malgré soi dans une atmosphère intellectuelle plus noble, plus pure et plus haute. On avait alors mieux l'occasion d'observer les traits infiniment attrayants du visage, la bouche éloquente même dans le silence, et le silence très prolongé, le menton rond et plein, le teint de santé, le nez énergique et bien dessiné, aux narines le plus souvent largement ouvertes, le front élevé et lumineux, réceptacle d'idées grandes et hautes, et d'une pensée toujours active. Les cheveux lisses, blond foncé, peignés en arrière, la forte moustache aux reflets roux qui couvrait presque complètement la bouche et qu'il me désigna une fois comme son « respirateur », et surtout les yeux grands et magnifiques, lumineux, expressifs, qui semblaient regarder longuement vers les lointains de la pensée et dont l'unique imperfection était une forte myopie, enfin le son spécial de la voix, la riche modulation du discours, la brièveté et la propriété souvent frappante et sentencieuse de l'expression, et la sonorité particulièrement sympathique de son rire, si cordial, si franc, si sain, exempt de vulgarité comme de méchanceté, un rire dont je n'ai jamais entendu le pareil et que j'ai gardé intact dans ma mémoire. Son installation dans une jolie maison bourgeoise du Schützengraben témoignait du même goût raffiné et de la même rigueur quasi militaire que son costume et ses manières. Je le revois avec son pantalon clair, sa jaquette ou son veston bruns, son haut de forme gris. Sa courtoisie raffinée le poussait à raccompagner jusqu'à l'escalier tous ses visiteurs. Dans la conversation, le maître s'effaçait et il invitait son visiteur, même si ce n'était qu'un élève, à exprimer librement son opinion. Mais ce qui m'attacha particulièrement à lui dès les premières visites et me poussa à les renouveler ou à accepter l'invitation de l'accompagner à la promenade lors de rencontres fortuites dans la rue, c'était son tempérament essentiellement musical.

Désormais, la plus grande partie de nos conversations tourna autour de questions musicales, au centre des-

quelles brillait l'astre éclatant de Richard Wagner... Dès la première visite, il me confia qu'il avait naguère hésité, comme moi-même, à se consacrer entièrement à la musique, qu'il avait poussé ses études musicales avec le plus grand sérieux, tirant son information non de manuels modernes, mais des sources anciennes auxquelles nos maîtres classiques avaient puisé leur savoir.

KELTERBORN,

Briefe, hist.-krit. Ausgabe, t. III, pp. 379-383.

Une amie : Mme Overbeck.

J'ai fait connaissance avec Nietzsche, d'une manière toute fortuite et fugitive, en 1870, dans la vallée de Maderan. Il faisait l'impression d'un homme très renfermé, un peu souffrant. Il évitait plutôt les rencontres et les conversations, mais quand on réussissait à l'approcher, on était frappé de sa cordialité, de son sérieux et de l'attention qu'il semblait prêter à son interlocuteur. On fit de la musique, nous lui jouâmes la *Valse d'amour* à quatre mains, de Brahms, et Beethoven opus 26. Il écoutait avec attention et nous joua en retour le chant du concours des Maîtres Chanteurs. Il jouait par cœur et plutôt d'après ses souvenirs d'audition que d'après la transcription pour piano, à ce qu'il nous sembla. Il n'avait aucune virtuosité, son jeu était assez dur et anguleux, il cherchait les accords dans sa mémoire, puis les reproduisait sur le piano. J'avais auprès de lui l'impression d'une énigme, d'un mystère...

Je le revois marchant à travers les bois, d'un pas résolu, mais cherchant son chemin, ce qui donnait à sa démarche quelque chose de gauche et d'emprunté. Certes, il avait tout du pédagogue...

Dès lors et bien plus par la suite, les mains de Nietz-

sche me parurent remarquables. C'étaient des mains d'artiste, le jeu et l'énergie des nerfs y étaient visibles. Il les tenait souvent légèrement arrondies et recourbées, sans intention précise. Un regard jeté au hasard sur ces mains m'en révéla une autre particularité : les ongles en étaient bombés et un peu recourbés à l'extrémité, ils faisaient penser aux serres de quelque oiseau de haut vol en plein ciel. Nietzsche était d'un extérieur affable, avec quelque chose de féminin...

Quelques années après, je me mariaï et allai m'établir à Bâle. En 1876, en été, Nietzsche s'habitua à fréquenter chez nous, d'autant plus qu'il avait dû renoncer à toutes ses relations précédentes...

Il voyait mal et ne reconnaissait pas les gens dans la rue. Nous avons été en relations suivies de 1876 à 1879. Plus tard (1880-1883), Nietzsche a plusieurs fois séjourné chez nous. Malheureusement, je ne pouvais guère déployer en son honneur mes talents de ménagère. Il préférerait manger seul et venait passer des heures avec nous, mais la seule chose qu'il acceptât était du thé léger et quelques biscuits. Il s'installait sur la chaise longue du bureau de mon mari ou sur un fauteuil du salon, le dos contre le poêle de faïence blanche, le regard fixé sur mon mari ou sur des rideaux d'étoffe sombre en face de lui. Il parlait assez bas, sans aucun geste, et nous parlions comme lui, en évitant tout bruit à l'intérieur comme à l'extérieur de la maison. Tandis qu'il séjournait chez nous, il était souvent souffrant. On lui préparait des bouillons et il gardait souvent le lit. Mais quand il se portait bien, nous nous mettions gaiement à table, et on pouvait le régaler de quelque bon plat...

Nietzsche avait un logement des plus modestes dans la Binningerstrasse, et il était en bons termes avec les humbles gens, ses voisins. Il a beaucoup souffert, dans ces deux petites pièces, et nous avons souvent eu bien peur pour lui. Si confiant qu'il fût, il tenait toujours fermée à clé sa petite armoire à confitures ; l'idée

que des mains d'enfants plus ou moins propres, ou même des mains d'adultes auraient pu y toucher, lui était désagréable. Quand il nous faisait compliment de notre thé, tout en le buvant, il mentionnait aussi les beaux œufs frais que lui livrait le Heinrichsgarten. Il avait une façon si touchante de remercier qu'on en avait le cœur retourné.

Souvenirs de Mme Overbeck,
BERNOULLI, t. I, pp. 234-236.

Mondanités bâloises.

Il avait toutes sortes de raisons de se trouver bien à Bâle. De tous côtés, il était aimablement accueilli et le patriciat bâlois, qui a la réputation de rester fermé à tout ce qui est nouveau et étranger, faisait en sa faveur une exception. Il était très souvent invité à des bals et à des soirées dans l'aristocratie, souvent comme seul Allemand, et pendant l'hiver 1872, il avait tant dansé, qu'il nous pria au printemps, de lui commander chez son tailleur de Naumburg un nouvel habit. « Le mien est complètement usé. Ce sont les fatigues de cet hiver ! ». Le conseiller Gelzer de Iéna me raconta plus tard, qu'en ce temps là on s'était demandé dans un cercle de vieux aristocrates bâlois quel était l'homme le plus distingué de Bâle. Là-dessus, le vieux Peter Merian s'était écrié, en riant : « Ce n'est aucun de nous ; le plus distingué, c'est le professeur Nietzsche. »

Der junge Nietzsche, p. 324.

Deux humanistes

[En 1871, le bruit se répand que les communards ont mis le feu au Louvre.] Burckhardt et Nietzsche, d'un même élan, accoururent l'un chez l'autre, chacun persuadé de trouver chez l'autre la meilleure sympathie à sa propre douleur. Ils se manquèrent et finirent par se rencontrer devant la maison qu'habitait alors mon frère. Ils montèrent l'escalier sans rien dire, la main dans la main, puis éclatèrent en pleurs dans la pièce presque obscure, incapables de prononcer des paroles de consolation. Je me retirai sans bruit dans la pièce voisine, mais longtemps encore, on entendit, par intervalles, une parole chuchotée, un sanglot étouffé. Plus tard, mon frère m'a dit qu'ils s'étaient parlé à cœur ouvert. L'existence de la science, de la philosophie et de l'art leur paraissait désormais une absurdité, si un seul jour suffisait à supprimer et à détruire les plus admirables chefs-d'œuvre, voire des périodes entières de l'art.

Briefe, éd. Förster, 2^e éd., t. III, p. 167.

Deux élèves.

Un vieux médecin, petit-fils d'un émigré polonais, nous a parlé de l'enseignement du grec par Nietzsche à l'université de Bâle. Il disait que Nietzsche s'habillait extraordinairement bien pour un professeur allemand. Quand il enseignait le grec, il semblait marcher sur les vagues étincelantes de la mer et supposer que ses élèves pourraient l'y suivre.

Lettre de Carl Burckhardt à Hofmannsthal,
17 janvier 1928.

BRIEFWECHSEL, Francfort 1956, p. 271.

C'est vous, M. le professeur, qui m'avez inspiré l'enthousiasme du savoir, alors que je pensais que la science était obligatoirement la servante de l'art et qu'il n'y avait de rédemption morale que dans l'art. Pour tout ce que j'ai reçu de vous, aucun remerciement ne saurait convenir, mais c'est une profonde impulsion intérieure qui me met la plume en main. Je ne puis plus me taire et je n'en finirais pas de répéter sans fin ce mot si froid et si insuffisant : merci ! Permettez-moi d'espérer qu'il trouvera le chemin de votre cœur.

Ferdinand Schürmann, stud. phil., Bonn.

Briefe, hist.-krit. Ausgabe, t. IV, p. 464.

Une amie : Mme de Miaskowski.

Nous fîmes avec des amis une excursion à la Froburg, un beau site du Jura. Nietzsche et ses deux amis, Romundt et Overbeck, en étaient. Nietzsche commença par se joindre à mon mari, puis revint marcher à côté de moi tout en devisant. Il nous plut beaucoup. Ce dimanche posa les bases de nos relations amicales ultérieures. Je n'oublierai jamais un propos de Nietzsche ce jour là. Comme je parlais des années que nous avions passées à Iéna, il m'interrompit pour me demander : « Mais comment monsieur votre mari n'a-t-il pas été dégoûté par la morgue stupide des professeurs allemands ? Ils ne supportent aucune opinion divergente. Quand on n'est pas de leur avis, ils tâchent de vous annihiler en prétendant que vous êtes malade. »

L'hiver suivant nous avions formé un petit cercle qui se réunissait à tour de rôle chez l'un ou chez l'autre, tous les quinze jours. Nous avions imaginé de monter avec nos enfants, un tableau vivant tiré des *Maîtres Chanteurs* ; nous l'avions soigneusement préparé, sur-

tout pour faire plaisir à Nietzsche dont l'amitié avec Wagner était alors à son apogée. Les enfants étaient tous délicieux et parfaitement dans leurs rôles. Tout le monde fut ravi, et Nietzsche vraiment ému. Il me prit les deux mains et les serra à plusieurs reprises en me remerciant pour cette charmante surprise.

(Un autre jour.) Les trois messieurs vinrent passer la soirée chez nous et nous fîmes beaucoup de musique. Nietzsche improvisait d'une manière ravissante, Overbeck avait apporté de charmantes choses de Schubert ; bref, nous eûmes un véritable petit concert. Avec cela des pommes de terre au four et du jambon rôti, la véritable simplicité et le sans-gêne livoniens. Cet hiver là, Nietzsche venait en outre tous les vendredis m'accompagner au piano dans mes études de chant. Il apportait toujours beaucoup de musique que nous déchiffrions ensemble et que nous répétions parfois. Je possède encore, datant de ce temps-là, un lied de Liszt, copié par moi, auquel Nietzsche a fait quelques corrections manuscrites. C'étaient des moments délicieux...

Il était mince, mobile et vif. Ses traits me parurent quelconques, mais ses yeux merveilleux et son front admirable ne se laissaient plus oublier, et au total il donnait l'impression d'une personnalité hors pair, ne fût-ce que par son extérieur.

Mme von Miaskowski,

Biographie d'August von Miaskowski,
pp. 120-124, cité BERNOULLI, t. II, pp. 74-75.

Un collègue : Piccard.

J'ai été nommé à Bâle au début de 1869, je m'y suis installé à la fin de la même année. Au cours de ces premières années, j'ai habité trois appartements différents, voisins de ceux d'Overbeck et de Nietzsche. J'étais

chimiste, mes recherches n'étaient pas les leurs. Mais une sympathie, au sens le plus précis du terme, m'unissait à Nietzsche. J'étais souffrant comme lui... Le plus brutal de tous les penseurs était le plus doux, le plus délicat des hommes. Mais c'était s'aveugler que de ne pas voir que cette excessive sensibilité avait déjà quelque chose de morbide. Vers cette époque (1871) nous fûmes invités tous deux à une soirée de famille chez le conseiller Vischer-Bilfinger. Nietzsche nous joua au piano une de ses compositions, qui jeta un froid. Sur le chemin du retour il me demanda ce qu'on en avait pensé. Je répondis courtoisement, mais je lui demandai ce que signifiait un certain staccato répété qui avait paru surprenant aux autres comme à moi. « Mais, Piccard, me dit-il, vous n'avez donc pas compris que ce sont les étoiles qui scintillent au ciel pendant une promenade nocturne ? » Et le pauvre homme tomba dans une telle tristesse que j'en fus désolé.

Une autre fois, au banquet annuel du recteur, quelqu'un porta un toast à la corporation académique et remarqua incidemment que tout le monde ne pouvant pas être spécialiste, il était bon qu'il y eût aussi des philistins cultivés. Cette expression récemment forgée par Nietzsche était employée là dans son sens le plus authentique. Il se leva et sortit aussitôt. Quand je rentrai, peu après, je le trouvai couché sur un divan et hors de lui. J'essayai de l'apaiser et il me dit : « Mais, Piccard, vous n'avez donc pas entendu comme ils se sont tous moqués de moi ? » Cela ressemblait à un accès de délire de la persécution.

Quelque temps après, comme il devait séjourner à Montreux, je lui conseillai vivement d'aller un jour à Lausanne et de voir notamment la cathédrale. Il me le promit et tint parole. Mais comment ! D'après ce qu'il m'a raconté, j'ai reconstitué le chemin qu'il avait fait en deux heures environ. Parti de la gare, il avait contourné la ville par l'est, en passant devant la prison, avait continué jusqu'à Chailly, puis était revenu au

hasard. Il avait passé la Vuachère et regagné la gare juste pour l'heure du train, sans avoir rien vu de la ville, ni à plus forte raison de la cathédrale. « Mais pourquoi n'avez-vous pas demandé votre chemin ? » lui dis-je. Confus comme un enfant, il me répondit : « Voyez-vous, Piccard, on se serait moqué de moi. » Pour la dernière fois, au printemps 1883, après qu'il eut quitté Bâle, j'allai le voir à Gênes, avec ma femme. Il était toujours bon, aimable et candide comme autrefois, mais plus souffrant encore. Je le trouvai seul dans une chambre d'hôtel vide, sa malle ouverte au milieu. Il se plaignait d'un air triste et résigné que son dernier voyage en Sicile eût été lamentable. Pour le moment, il en était à pondre un œuf par an — il voulait dire un livre. Mais il ajouta tristement encore : « *Ils* n'en parleront pas. » Cet *ils* proféré avec douleur désignait évidemment ses ennemis... Des ennemis, il n'en avait pas, ce pauvre et bon Nietzsche. Il est vrai qu'il n'avait presque plus d'amis non plus, lui qui en avait tant eus. Les plus fidèles, il les avait rebutés un à un par ses bizarreries, comme Jean-Jacques Rousseau ; en dernier lieu Rohde, et même Mlle de Meysenbug.

Souvenirs dictés à BERNOULLI, t. I, pp. 169-170.

Dernier soir à Tribtschen.

Je me souviens encore de la dernière soirée que j'ai passée à Tribtschen. Le soleil déclinait, déjà la lune pleine et claire se levait au dessus du névé étincelant du Titlis. La lumière du soleil faisait lentement place à la lueur pâle de la lune, le lac et les montagnes au profil si net et si pittoresque devenaient de plus en plus vaporeux et transparents, tout semblait se spiritualiser et notre conversation animée s'était tue... Nous suivions

à quatre (ou plutôt à cinq) le sentier dit des Brigands qui borde le lac ; en avant Mme Cosima et mon frère, Cosima vêtue d'une robe de cachemire rose garnie de dentelles anciennes, portait suspendu au bras un grand chapeau de paille d'Italie garni d'une guirlande de roses roses ; derrière elle, marchant à pas pesants et majestueux, l'énorme terre-neuve noir, Russ ; puis venaient Wagner et moi, Wagner vêtu en peintre de l'école hollandaise, veste de velours noir, culotte de satin noir, bas de soie noirs, ample cravate de soie bleu clair, linge fin et dentelles, le béret d'artiste posé sur sa chevelure brune encore abondante. Peu à peu le silence fut brisé. Mon frère et Wagner se mirent à parler du tragique de la vie humaine, des Grecs, des Allemands, de leurs plans et de leurs vœux. Jamais, ni auparavant ni plus tard, je n'ai trouvé un aussi prodigieux accord dans les propos de trois personnes aussi différentes, chacune donnant sa note personnelle, développant ses thèmes familiers avec toute l'intensité voulue, et cependant quelle splendide harmonie !

Der junge Nietzsche, p. 255.

La fin de Tribtschen.

Le départ des Wagner de Tribtschen avait été extrêmement dur à mon frère. Il ne pouvait en parler de sang-froid. J'ai compris beaucoup plus tard que la fin de Tribtschen signifiait pour lui la fin d'une période, celle de la jeunesse enthousiaste et inspirée. Quand il alla prendre congé, un jour d'avril, il trouva Mme Cosima occupée à ses emballages. Tandis qu'elle allait et venait, il improvisa au piano le chant de sa douleur, de ses espoirs ineffables et de ses craintes, de ses doux souvenirs, avec le sentiment que quelque chose d'irrem-

plaçable était perdu. Tout cela résonnait en merveilleuses mélodies, pleines de cris de joie et de lamentations, à travers les pièces vides. Même à présent, après plus de vingt années, alors que les sentiments d'amitié ont changé, Mme Wagner se souvient de cette improvisation étrange et fascinante, et qui allait droit au cœur : le chant d'adieu à Tribschen, île des Bienheureux.

Der junge Nietzsche, pp. 295-296.

[Dix ans après, Nietzsche emmène Lou Salomé en pèlerinage à Tribschen.]

Longtemps, longtemps il demeura assis au bord du lac sans rien dire, plongé dans de pénibles souvenirs. Puis dessinant avec sa canne dans le sable humide, il parla à voix basse des temps révolus. Et quand il leva les yeux, il pleurait.

Lou ANDREAS-SALOMÉ,
Friedrich Nietzsche,
trad. Benoist-Méchin, p. 104.

Lugano 1871.

Le séjour de Lugano, en 1871, fit le plus grand bien à mon frère. Par un temps constamment beau, nous vivions beaucoup en plein air, et comme une société passablement nombreuse de gens assez bien assortis se trouvait réunie, les soirées aussi se passaient gaiement. On faisait de la musique ; on organisait des représentations et de petits jeux. Fritz prenait part à tout, joyeusement, et se montrait si amusé et si amusant dans les jeux de société qu'une vieille dame, qui ne pouvait assez s'ébahir de ce professeur de vingt-six ans, remarqua tout étonnée : « Ce soir, monsieur le profes-

seur, ce n'est pas vingt-six ans que vous avez, mais quatorze »

Je me souviens encore de mainte belle promenade, surtout d'une excursion au Monte Bré. Arrivés au sommet, nous nous étions assis en cercle, au nombre de dix ou douze, mon frère un peu au-dessus des autres. Il tira le *Faust* de sa poche, et tandis que nos regards enivrés de « la profusion dorée de ce monde » erraient sur l'admirable paysage printanier, il nous lut quelques scènes, notamment le passage qui commence par : « Libérés des glaces, fleuves et ruisseaux... » Pour finir, il laissa tomber le livre, et, de sa voix mélodieuse, il se mit à rattacher diverses considérations à ce qu'il venait de nous lire et au moment présent, disant que nous devions avoir rejeté notre étroitesse et notre mesquinerie d'hommes du nord, que nous devions être devenus capables et dignes l'émotions plus hautes, de visées plus élevées, de sorte que nous serions à présent en état de monter avec plus de courage et d'un pas plus léger vers le sommet, à la rencontre du soleil. Nous éprouvions une sorte d'émotion religieuse, une dame profondément émue me dit plus tard que c'était un vrai Sermon sur la Montagne.

Quel temps d'heureuse insouciance que ces six semaines de Lugano, pleine du parfum des violettes, de la lumière du soleil et de l'air délicieux des montagnes et du printemps ! Que de gaieté, que de plaisanteries me reviennent en mémoire, quand je pense à cette période ! Nous avons même participé aux plaisirs du carnaval, dans notre joyeuse insouciance. Nous avions été invités à Ponte Tresa par un gentilhomme italien. Quand je me rappelle qu'avec tous les touristes allemands de l'hôtel nous avons dansé sur la place du Marché, entre nous et avec des Italiens (je revois Fritz dansant gaiement avec les autres), tout cela me paraît un vrai rêve de carnaval.

Der junge Nietzsche, pp. 277-278.

Modeste et digne.

Le professeur Ludwig Stein, de Berne, affirme que c'était pour plaire au beau sexe que mon frère apportait tant de soin et de goût à sa toilette. Au risque d'être taxée d'impolitesse envers mon propre sexe, il me faut protester en affirmant qu'il n'a jamais eu le moindre souci de son extérieur. Il était habillé dès le matin de façon à pouvoir recevoir. Sa propreté méticuleuse, sa gracieuse dignité le rendaient élégant, même dans le costume le plus simple. Il n'a jamais porté ni robe de chambre ni pantoufles, il avait en aversion tout laisser aller vestimentaire. Stein continue en ces termes : « C'est ainsi qu'à Bâle, si l'on en croit l'un de ses élèves, il était toujours très élégamment vêtu, même à ses cours, l'été avec un chapeau haut de forme blanc et, dès que le temps le permettait, vêtu de clair. Son activité de professeur était moins extensive qu'intensive. Il tâchait de repérer dans la masse des médiocres les têtes les plus capables et leur donnait des soins particuliers. Ses élèves préférés le regardaient avec reconnaissance et respect. » Un autre de ses auditeurs disait : « Nietzsche avait alors vingt-huit ans, nous trouvions d'autant plus remarquable son air de juger de tout à un point de vue de maturité philosophique supérieure. Il parlait lentement, assez bas, sans aucune emphase, avec des pauses de réflexions très voulues. Il lisait son cours dans un grand et beau cahier relié en cuir souple, de couleur rouge. Dans le cours de grec qu'il nous faisait au *Paedagogium*, il nous fit commencer par ce qu'il y a de plus difficile, les *Euménides* d'Eschyle. »

Il avait une opinion très modeste de ses dons, il n'en prenait conscience que lorsqu'il était attaqué. Il sentait alors qu'il y avait des choses qu'il savait mieux que personne. Il en avait été de même dans son enfance, comme dans tout le cours de sa vie ultérieure. Les

graphologues disent que même son écriture témoignait de sa modestie personnelle et d'un manque de confiance en soi. Il était d'une incroyable modestie, quand il se comparait aux personnes qu'il aimait et respectait ; il en faisait des perfections et s'adressait à lui-même les plus injustes et les plus cruelles critiques.

Der junge Nietzsche, pp. 326-327.

Premières alarmes.

Le trimestre d'hiver 1873-1874, je le passai dans la retraite, occupé du matin au soir à préparer mon doctorat, que je passai en février 1875. Nietzsche me félicita cordialement pour cet événement. Il était alors en proie à de graves souffrances physiques ; les douleurs de plus en plus aiguës dont il souffrait, tant aux yeux qu'à la tête et à l'estomac, commençaient à préoccuper sérieusement ses amis, d'autant plus que cet état de maladie était généralement considéré comme la suite de son surmenage intellectuel. Mais il supportait avec beaucoup de dignité et de fermeté ces inconvénients et ces maux, et il semblait être au-dessus de ces faiblesses physiques et en triompher par la force invincible de son âme. Il y avait déjà des voix à Bâle pour prétendre que Nietzsche était sur le chemin de la folie ; ceux qui parlaient ainsi étaient en majorité, à vrai dire, les mêmes qui lui en voulaient au fond du cœur de représenter une pensée qui dépassait infiniment le niveau de leur intelligence bornée. Dans l'été 1875, il alla chercher un adoucissement, et si possible une guérison de sa gastralgie, dans la maison du docteur Wiel, dans le site charmant de Steinabad près de Bonndorf, en Forêt-Noire.

DEUSSEN,
Briefe, hist.-krit. Ausgabe, t. IV, p. 349.

Wagner et Brahms.

Au printemps 1874, j'avais entendu avec mon frère, le Chant triomphal de Brahms exécuté à la cathédrale de Bâle. Quand il alla à Bayreuth, au mois d'août, il emporta la transcription pour piano, reliée en rouge. Ici je préfère céder la parole à Wagner qui savait parler de soi avec une délicieuse ironie. « Votre frère posait le cahier rouge sur le piano, chaque fois que je descendais dans la salle de musique cet objet rouge me regardait. C'était irritant comme la cape rouge l'est pour le taureau. Je voyais bien que Nietzsche voulait me dire : « Regarde, en voilà un autre qui lui aussi peut faire quelque chose de bien. » Bon ! Un soir, j'ai éclaté, et comment ! » Wagner riait de tout son cœur à ce souvenir. « Et qu'a dit mon frère ? » demandai-je tout inquiète. « Il n'a rien dit du tout, me dit Wagner, il a rougi et m'a regardé avec surprise, de son air digne et modeste. Je donnerais cent mille marks pour avoir autant de tenue que Nietzsche, toujours noble et digne ; c'est bien utile dans le monde. »

Der junge Nietzsche, p. 373.

Nietzsche et Wagner.

L'hiver suivant (1874-1875), je me permis de faire encore plusieurs visites à Nietzsche et comme auparavant il jouait à quatre mains avec moi ou jouait seul pour moi. Il jouissait alors des agréments d'un ménage à lui auquel sa sœur, qui comprenait si bien ses besoins tant matériels que spirituels, donnait tous ses soins. Mais de nouveau il souffrait de plus en plus de la tête, des yeux, de l'estomac, par accès qui duraient

des journées entières, et je ressentais une profonde pitié pour ce malheureux et les plus vives inquiétudes au sujet de son avenir. Il supportait tout avec une patience stoïque et il me dit un jour que pour se détendre l'esprit, il s'occupait à présent de sciences naturelles, de mathématiques et d'économie politique. Mais comme il lui fallait ménager ses yeux le plus possible, et que d'autre part ce qu'on appelle le farniente donnait lieu chez lui à l'activité cérébrale la plus fatigante et la plus incessante, il se faisait lire par sa sœur des romans de Walter Scott qu'il estimait très haut, car ils avaient sur lui une influence apaisante et le captivaient sans lui imposer d'effort ni de fatigue, au point qu'en les écoutant il ne pouvait penser à rien d'autre. Et pourtant le fruit de ce pénible hiver fut ce livre dithyrambique, *Richard Wagner à Bayreuth*, quatrième Considération intempestive, dont il voulait faire la surprise au maître et à ses amis pour les fêtes inaugurales de l'été 1876... Après le festival j'attendais avec la plus vive impatience le retour de Nietzsche, et j'espérais entendre de sa bouche l'expression des plus vives et des plus enthousiastes louanges, au moins en ce qui concernait la Tétralogie des Nibelungen. Mais à ma vive surprise il en fut tout autrement. Ce n'est qu'après des années que j'ai pu trouver l'explication, au moins partielle, de ce qui me sembla alors une énigme indéchiffrable. Quand j'allai voir Nietzsche peu après son retour à Bâle, je le trouvai en compagnie du Dr Rée, qu'il me présenta aussitôt, dans son cabinet que les volets fermés et les rideaux tirés plongeaient dans une demi-obscurité. Après les présentations et les salutations réciproques, il me dit : « Allons, asseyez-vous et parlez nous beaucoup de Bayreuth. Nous qui y étions, nous en savons bien moins long que ceux auxquels les journaux ont su raconter tant de choses. » Il riait d'une façon qui me parut singulière, mais comme il vit mon embarras presque douloureux il n'insista pas. On s'en tint à des remarques générales sur sa santé, à des questions sur

mes vacances d'été, et je pris congé assez vite. Je soupçonnais vaguement que quelque chose de grave avait dû se passer et je ne demandai pas si la cause en était de nature personnelle ou si elle tenait à l'évolution autonome de la pensée de Nietzsche. Une certaine crainte me retint aussi, alors et plus tard, de revenir sur ce sujet, et Nietzsche lui-même ne m'en a jamais reparlé ni directement ni par allusion et ne s'est jamais exprimé devant moi au sujet de Wagner, comme homme et comme artiste, que sur le ton d'une très haute estime et d'une fidèle vénération... Il n'a jamais essayé de m'inspirer au sujet de Wagner, de son importance et de son art, des idées moins hautes que celles qu'il avait lui-même proclamées... De même que le changement d'opinion de Nietzsche sur Wagner et son art n'a jamais diminué en rien mon enthousiasme pour ce musicien, de même cet enthousiasme a été moins encore en état d'affaiblir mon affection indéfectible pour Nietzsche et l'intérêt chaleureux que j'ai toujours pris à sa carrière ultérieure de penseur.

Récit de Kelterborn,
Briefe, hist.-krit. Ausg., t. IV, pp. 352-353.

Nietzsche chez les Overbeck.

Dans ses lettres à mon mari, Nietzsche n'exprimait guère ses idées. Il le faisait oralement. De quoi ne nous a-t-il pas parlé ? C'est dans notre logis de la rue Euler qu'il nous a exposé son système de morale, la transvaluation du bien et du mal, fondée sur une nouvelle estimation de la vie, ses jugements sur le classicisme et sur de nombreux écrivains... A peine était-il entré que son esprit se mettait à travailler, réfléchissant à ce qu'on

disait ou à ce qu'on lui objectait. Il parlait rarement d'art plastique ; architecture, peinture, sculpture, ce sont des choses qui existaient à peine pour lui. Son monde, c'était la musique et le langage ; non pas les langues, mais sa langue à lui, dont il aurait souhaité parfois que ce ne fût pas l'allemand. Je peux affirmer que Nietzsche, dans la conversation, procédait plutôt par allusions que par exposés, qu'il écoutait très attentivement et s'assimilait tout ce qu'il pouvait. Il sentait le besoin de se tenir un peu masqué, par méfiance non envers autrui mais envers lui-même et envers l'accueil qu'il allait rencontrer. Il y était extrêmement sensible et pouvait, après coup, se mettre en rage. Qu'elle est vraie, la phrase de son Zarathoustra : « Si vous avez blessé le solitaire, alors, tuez-le ! »

Nietzsche s'occupait alors du problème d'un renouvellement de la morale. Mon mari lui lisait des articles de Sainte-Beuve qu'il traduisait à livre ouvert. Nietzsche se mettait à parler de ses chers Français : La Bruyère, homme de condition subalterne, dont l'attitude déprimée ne lui plaisait pas ; La Rochefoucauld, qu'il aimait à cause de sa fermeté, de la sévérité de ses principes, homme de passion et de haut mérite à qui le monde n'avait rien refusé. Vauvenargues ne lui était pas sympathique ; mais il était touché par ce qu'il savait de la maladie et la mort prématurée du jeune philosophe dont le stoïcisme souriant lui déplaisait. Chez Fontenelle il goûtait le charme d'une intellectualité froide et toujours noble et distante, jointe à l'aisance de l'homme du monde. Il aimait le siècle de Louis XIV et haïssait la Révolution. Il en voulait à Chamfort de s'être mêlé aux hommes de la Révolution et n'aimait pas que son propre nom fût cité si souvent à côté de celui de Chamfort. Nietzsche se comptait au nombre des moralistes aristocratiques, et dès ces années là il souffrait beaucoup d'être si peu connu et si peu lu. Après chacune de ses publications il escomptait un accueil enthousiaste, il pensait qu'on allait le saluer

comme un astre levant et qu'il trouverait des lecteurs et des disciples. A la vérité il ne manquait pas d'admirateurs enthousiastes, mais son orgueil aspirait à de tout autres succès. Il était souvent en proie à de grands tourments qu'il nous confiait. Nous nous efforçons de le consoler de notre mieux, nous lui parlions de l'avenir, et il se sentait réconforté de voir que nous prenions part à son chagrin.

Souvenirs de Mme Overbeck,
BERNOULLI, t. I, pp. 236-238.

Souvenirs de Ludwig von Scheffler.

Je ne m'attendais pas à voir le professeur s'élancer dans la salle, comme le faisait Burckhardt, tout plein du feu de sa pensée. J'avais déjà pu observer qu'un ton provocant dans les écrits ne correspond pas toujours aux manières d'être dans le privé. Mais une telle modestie, voire une telle humilité dans la façon de se présenter me parut surprenante chez Nietzsche. Et sa stature plutôt inférieure à la moyenne. La tête enfoncée dans les épaules surmontait un corps ramassé, mais frêle. Et ce visage auquel la lourde moustache pendante et les lunettes à verres bombés et miroitants ôtaient l'expression de vie spirituelle qui donne souvent une certaine majesté aux hommes même de petite taille. Pourtant on ne pouvait être indifférent à l'apparence physique de cette personnalité. Sans doute il ne portait ni les courts cheveux taillés en brosse, comme Burckhardt, ni le linge grossier ni le costume usé et presque râpé qui flottait autour de la robuste stature de ce stoïcien jovial. Non, Nietzsche se pliait à la mode régnante. Il portait un pantalon clair, un veston court, autour du cou une lavallière élégamment nouée. Rien dans cette

tenue n'était fait pour sauter aux yeux. Nietzsche cherchait bien moins à se présenter en dandy — ce qui n'a jamais été l'affaire d'un professeur allemand — qu'à donner à sa personne une certaine allure d'artiste. C'est pour la même raison qu'il portait les cheveux assez longs, non pas en boucles, mais en longues mèches lisses qui encadraient le visage pâle. Pourtant, comme tout le reste réussissait mal à suggérer l'image d'un artiste ! De ses petits pieds finement chaussés, il gravissait les degrés de la chaire, d'un pas pesant et comme un peu las. Assis, il disparaissait derrière le pupitre d'où sa tête seule émergeait. Le professeur ôta ses lunettes et pour la première fois je vis ses yeux, des yeux extrêmement myopes, ternes, étranges et frappants à cause d'une particularité rare : la pupille très dilatée et sombre laissait transparaître le blanc de l'œil au-dessus de l'iris sous la paupière supérieure. Vu de profil, le regard prenait une expression un peu irritée, farouche. C'est la fausse expression qu'ont fixée les photographies de Nietzsche. En réalité, les yeux de cet homme doux et bienveillant n'ont jamais eu cette expression.

Le Rhin faisait entendre en fortissimo son grondement d'orgue et je me demandais si la voix du professeur arriverait à le dominer ; malgré les fenêtres ouvertes... Mais grandes furent alors ma surprise et mon émotion : quelle voix que celle de Nietzsche ! Ce n'était pas la voix sonore de l'orateur ni la modulation accentuée et précise et pourtant peu efficace qui caractérise trop souvent le débit des universitaires. La diction de Nietzsche, souple et naturelle, n'avait pour elle qu'une qualité, elle venait de l'âme. D'où le puissant courant de sympathie qui se communiquait aussitôt à l'auditeur, la force irrésistible qui me rendait proches des idées qui, à la lecture, auraient suscité en moi la plus vive contradiction. Aujourd'hui encore, le charme de cette voix agit sur moi, il enveloppe de douceur et de clarté les axiomes les plus contraires à ma nature. On ne connaît

Nietzsche qu'à demi tant que l'on n'a pas entendu la mélodie persuasive de sa parole.

L. von SCHEFFLER.
BERNOULLI, t. I, pp. 254-255.

Nietzsche chez lui.

Nietzsche habitait alors (1876) au Spalenthor. Une rangée de maisons de bonne apparence borde à cet endroit une sorte de boulevard extérieur à la ville, au-delà d'une vieille porte assez pittoresque. On m'indiqua l'une des plus élégantes de ces maisons comme étant celle du professeur Nietzsche. Dans le salon, de grands fauteuils confortables accueillaient aussitôt le visiteur. Ils étaient recouverts de housses en cretonne à fond blanc semé de gracieux motifs floraux, telle que les fabriques de Mulhouse en produisaient autrefois. Bouquets de violettes et boutons de rose. Une fois englouti dans l'un de ces fauteuils, le regard se reportait aussitôt sur des fleurs fraîches. Il y en avait dans des vases, dans des coupes, sur les tables, dans tous les coins, rivalisant de discrète harmonie avec les aquarelles au mur. Tout cela vaporeux et délicat, comme aussi la lumière du jour tamisée par des fenêtres aux voilages légers. On pouvait se croire invité non chez un professeur mais chez quelque aimable amie. Et cette impression persistait lorsque la voix harmonieuse et sympathique de Nietzsche rompait le silence. Le professeur faisait lui-même les honneurs et servait le thé avec un sourire qui glissait comme un rayon de soleil sur son visage rigide. Cependant son accueil affable gardait quelque chose de contraint.

Neue Freie Presse, 6-7 août 1907.
BERNOULLI, I, pp. 231-232.

Les derniers cours de Bâle.

[En été 1876, Scheffler repasse par Bâle, Gast lui propose de venir écouter Nietzsche à l'université, bien que le maître soit malade et son auditoire des plus réduits.]

Leçon sur le lyrisme grec. Sur les bancs, en face de Nietzsche, quatre ou cinq petits grimauds. Donc, de nouveau, des auditeurs. Et Nietzsche ! Il n'était plus que le maître d'école de ces jouvenceaux. Rien du calme majestueux et prophétique qu'il assumait pour nous parler du pessimisme hellénique. Il fouillait nerveusement ses notes pour y retrouver ses références. L'exposé était haché, tourmenté, terne. Une seule fois son regard nous émut par une expression plus vivante, lorsqu'il se mit à stigmatiser l'étude et le commentaire scolaires des textes, tels que Burckhardt les pratiquait. Il y dénonça le péché originel de notre culture. J'avais le cœur déchiré de voir Nietzsche dans un rôle pareil. Au surplus, sa lassitude habituelle était devenue au cours de sa leçon un véritable épuisement. A la sortie, il me salua brièvement, d'un air distrait. « C'est peut-être sa dernière leçon », me dit Köselitz quand Nietzsche quitta la salle. Du moins est-ce la dernière fois que j'ai écouté l'enseignement de Nietzsche.

BERNOULLI, II, pp. 271-275.

Je me trouvai un jour dans une situation bien singulière : seul à son cours ! Pour je ne sais quelle raison, Köselitz [Peter Gast] n'avait pas paru à l'université. Et moi, de mon côté, je m'étais mis en retard. Le professeur attendait déjà dans la salle de cours. J'étais très ennuyé et je m'attendais à quelque remarque acerbe. Je fus au contraire accueilli avec la plus grande amabilité et même avec une jovialité qui me parut toute nouvelle. Il me tendit la main en souriant et monta dans sa chaire plus alertement encore que de coutume, disant qu'il avait pressenti que nous ne serions pas tous les trois

présents ce jour là. Aussi ne comptait-il pas poursuivre son cours, mais m'offrir un intermède philosophique. « Une chose — il tira un manuscrit de la poche intérieure de son veston et parut hésiter un peu avant de parler — une chose que j'ai lue autrefois à Mme Wagner. » Malgré la liberté d'esprit qui régnait à Bâle, j'étais encore trop plein d'orgueil universitaire pour ne pas être choqué par cette déclaration. Un cours magistral, rédigé pour une dame ! Même en admettant que ce fût pour une diva, pour Mme Cosima ! Je me sentis un peu offusqué et ressaisi par l'humeur réticente qui avait été la mienne lors des premiers cours, mais bientôt le sujet me captiva. Nietzsche esquissait une sorte d'introduction à la philosophie platonicienne. Il fit défiler devant mon imagination la série des présocratiques en une suite de portraits fascinants. Comme il les citait textuellement, il lisait avec lenteur, afin d'exprimer avec plus d'insistance dans mon esprit leurs formules lourdes de sens. C'était comme une nuée brillante — Nietzsche aimait les images de nuées — qui se déployait dans sa grandeur et sa magnificence, mais une de ces formes sublimes se détachait en contours plus nets de cette marée ondoyante. Ici la voix du professeur eut un léger frémissement, trahissant la part plus personnelle qu'il prenait à son sujet. Héraclite ! Je n'oublierai jamais la façon dont Nietzsche le caractérisa. Un frisson de respect me saisit encore quand je pense à la conclusion : des paroles d'Héraclite. Elles exprimaient, selon Nietzsche, le mobile le plus secret de la pensée et de l'action du philosophe ionien (et des siens propres). Il reprit haleine avant de prononcer la sentence ; elle vibra dans la pleine sonorité du texte grec, puis, moins sonore mais plus intelligible, en allemand. Nietzsche rassembla alors les feuillets de son manuscrit : « C'est moi-même que je cherchais. »

De nouveau on n'entendit plus que le mugissement du Rhin, tandis que nous gardions le silence, émus tous deux. Puis il arriva une chose insolite. Au lieu de poursuivre sa méditation en silence, comme d'habitude,

il me déclara gaiement qu'il allait me raccompagner chez moi. Il avait affaire à mon propriétaire, qui était son agent d'assurance, et il avait envie de voir comment on pouvait vivre au Blumenrain (c'était le quartier au bord du Rhin, rive gauche, où j'habitais). Je fus stupéfait de ce surcroît d'amabilité, je me mis à plaisanter moi aussi sur le nom poétique de ma rue (Lisière fleurie), et je me risquai à offrir mon bras à Nietzsche en sortant de l'université. Car ses lamentations tragi-comiques au sujet du mauvais pavé de la rue qui menait au pont du Rhin n'étaient que trop justifiées. Je cherchai donc à détourner son attention de ses pieds endoloris pour la reporter sur le ciel au-dessus de nous, où de gros nuages blancs d'été passaient lentement sur un fond d'azur. « Comme peints par Paul Véronèse », dis-je à demi voix, pour lui et pour moi. Nietzsche leva les yeux, s'arrêta pensif. « Et eux, ils voyagent... » ajouta-t-il comme à part soi. Mais soudain, il lâcha mon bras, pour le ressaisir aussitôt à deux mains avec tout autant de violence. « Je pars bientôt... Les vacances sont là... Venez avec moi. Voulez-vous que nous allions voir les nuages voyageurs de Paul Véronèse, dans leur pays ? » Je fus tellement stupéfait de cette invitation inattendue et pressante que je ne sus d'abord que répondre. Puis il me vint à l'esprit, en un éclair, que je n'avais aucun droit à une distinction pareille... Je baissai les yeux d'un air confus et je balbutiai une vague excuse qui dut sembler plutôt glaciale. Les mains de Nietzsche lâchèrent mon bras. Je le regardai et je reculai à la vue de la métamorphose qui venait de se produire sur son visage. Ce n'était plus le professeur que je connaissais, non, c'était un masque mort qui me regardait. Ce ne fut qu'un instant, car le professeur se détourna de moi. Il reprit vite son air ordinaire et nous poursuivîmes notre chemin jusque chez moi, tout en devisant de choses indifférentes, mais avec une certaine nervosité.

Premiers succès littéraires.

Du temps que je vivais à Florence, en 1872, Mme Cosima Wagner me signala un ouvrage qui venait de paraître et qui avait pour auteur un jeune professeur bâlois lié d'amitié avec la famille Wagner qui habitait alors sur les bords du lac de Lucerne. Le titre en était *L'Origine de la Tragédie, née du génie de la musique*. L'auteur s'appelait Friedrich Nietzsche. J'avais justement autour de moi un petit cercle de gens distingués. Nous lûmes l'ouvrage et nous en fûmes enthousiasmés. Nous apprîmes en même temps que Nietzsche était un philologue des plus savants qui avait été recommandé tout jeune à l'université de Bâle par le célèbre professeur Ritschl, lequel l'avait en haute estime. Mais ce qui nous attirait plus encore que l'érudition de ce bon connaisseur de l'antiquité, c'était la foison d'esprit et de poésie qui s'exprimait dans ses conceptions, le don poétique de vision divinatoire qui saisit la vérité profonde des choses, alors que le pédantisme qui s'accroche à la lettre n'en saisit que l'écorce, qu'il prend pour la réalité. Lors de la pose de la première pierre du théâtre de Bayreuth, je m'étais rendue dans cette ville. L'exécution de la IX^e Symphonie de Beethoven, par un orchestre d'élite sous la direction de Richard Wagner, réunissait déjà les invités personnels du maître dans la loge margraviale du charmant théâtre rococo de Bayreuth. A un entr'acte de la répétition générale, Mme Wagner arriva suivie d'un homme jeune qu'elle voulait me présenter, M. Nietzsche. « Hé quoi ! m'écriai-je toute joyeuse, c'est donc là ce Nietzsche ! » Tous deux se mirent à rire et Mme Wagner me dit : « Oui, justement, c'est ce Nietzsche. » Et désormais, l'image que je me faisais de cette puissante intellectualité se doubla de celle d'une personnalité jeune et aimable avec

laquelle se nouèrent très rapidement de très cordiales relations.

Malwida von Meysenbug, *Individualitäten*, cité *Briefe*, Förster, t. III, pp. 383-385.

Une bouche faite pour le baiser...

[Scheffler, en compagnie de Nietzsche et de Gast-Köselitz, met la conversation sur le portrait de Holbein par lui-même, du Musée de Bâle.]

Je cherchais des mots pour le décrire. Arrivant à la bouche, je restai coi. Je les voyais devant moi, ces lèvres gonflées et pourtant énergiquement closes, ces lèvres qui n'exprimaient pas la soif mais l'attente du plaisir. Je balbutiais désespérément : « Cette bouche... cette bouche... » — « Une bouche faite pour le baiser. » Je tournai la tête, surpris, c'était bien Nietzsche qui avait parlé. Et dans une attitude, avec un ton qui formaient un étrange contraste avec la légère nuance de sensualité de son propos. Car renversé sur son siège, la tête appuyée sur la poitrine, les bras pendant mollement sur les bras du fauteuil, il semblait plutôt avoir parlé en rêve, que d'avoir voulu compléter ma description. Je lançai à Köselitz un regard interrogateur. Mais mon sourire ébahi en rencontra un autre tout semblable. Je n'avais pas attaché une importance bien grande à l'incident. C'est après coup, et une autre fois plus tard encore, que l'importance de ce jugement esthétique m'est apparue. Car c'en était un, en effet, et non seulement une reminiscence du latin (*os ad osculum parata*), mais une profonde intelligence du trait caractéristique de ce portrait. La bouche en effet exprime une sensualité forte et joyeuse. La belle d'Offenbourg, les Laïs de Londres ont baisé ces lèvres, elles les ont enivrées, alors que la sourde jalousie de l'épouse (quel terrible portrait que celui de Bâle !) les cherchaient en vain.

L. von Scheffler,
BERNOULLI, t. I. pp. 433-343.

Rencontre en chemin de fer.

C'était à Genève, par un doux soir d'octobre de l'an de grâce 1876. Sous la protection d'une amie maternelle, je montai dans un compartiment de première classe qui nous promettait une nuit de sommeil réparateur, car il était vide, à la réserve d'une forme masculine immobile dans un angle. Ma compagne tomba vite dans un paisible sommeil, tandis que je m'escrimais à faire mes préparatifs pour la nuit. Mon père, dans sa tendre sollicitude m'avait munie d'un coussin pneumatique, que je m'efforçais en vain de gonfler. Absorbée par ces peines d'amour perdues, j'aperçois tout à coup un doigt curieux qui s'approche du monstre en caoutchouc. Lasse de mon combat contre la matière, je renonce à mes efforts et je dis en riant : « Je vous en prie, voyez si vous pouvez m'aider, si vous avez plus de souffle que moi. » Là-dessus mon grand inconnu se saisit de l'enveloppe flasque et s'efforce en vain de lui insuffler son âme. Nous y renonçons et nous passons la nuit en conversation très animée, une véritable orgie intellectuelle qui m'a laissé le souvenir le plus vif et le plus lumineux. Partant de problèmes sociaux, mon compagnon en vint à parler de sujets philosophiques et religieux auxquels mon humble intelligence dut tout de même apporter quelque compréhension, car je me souviens qu'il m'adressa à bâtons rompus cette question : « N'est-ce pas, mademoiselle, vous aussi, vous êtes libre penseuse ? » Je me défendis contre cette désignation qui portait une forte couleur polémique et me paraissait l'équivalent de « l'esprit fort » du XVIII^e siècle, et j'ajoutai : « Ce que je souhaite, c'est d'être un esprit libre, ce qui correspond peut-être mieux au terme français de libre penseur. » Il nota quelque chose dans son calepin, comme il l'avait fait plusieurs fois au cours de notre conversation. Plus tard, en 1880, lorsque je lus

sur la page de titre de *Menschliches, Allzumenschliches*, ce sous-titre : « Un livre pour les esprits libres », cela me rappela vivement cette rencontre.

Isabella von UNGERN-STERNBURG,
Nietzsche im Spiegelbild seiner Schrift.
Introduction.

Un bon Samaritain.

Au cours de ses promenades à Rosenlauri, mon frère avait remarqué un petit garçon malade, assis devant un chalet, et qui paraissait fort abandonné, tandis que ses parents étaient occupés à la fenaison. Il finit par prendre l'habitude de passer presque tous les jours devant l'enfant et de lui apporter des bonbons. Il emportait même un mouchoir qu'il mouillait à la fontaine voisine pour débarbouiller la figure du bambin. Les parents lui racontèrent que le petit se réjouissait toute la journée à l'idée de revoir « le bon monsieur ». Mon frère s'informa de la nature de la maladie et promit de faire soigner l'enfant à ses frais si ses parents voulaient bien le lui amener à Bâle. Dès son retour, il prit les mesures nécessaires pour le faire admettre dans une clinique. Malheureusement, on lui écrivit que l'enfant était mort sur ces entrefaites, mais qu'il disait souvent : « Je vais aller chez le bon monsieur. »

Der einsame Nietzsche, p. 33.

Maladie.

On ne savait pas dans ce temps-là que les maux de tête comme ceux dont souffrait mon frère, proviennent

principalement des yeux, et les médecins consultés admirent toujours que les douleurs oculaires et la diminution du pouvoir visuel étaient la conséquence d'un autre mal inconnu. C'est par suite de cette fatale erreur, que les hivers 1878-1879 et 1879-1880 ont été les plus douloureux et les plus intolérables de sa vie. Je ne veux pas dire que l'état de santé de mon frère dépendait uniquement du surmenage de sa vue, non certes ; la pression barométrique, la grande passion qu'il apportait au développement de sa pensée et l'excessive sensibilité de son âme ont eu sur son délicat système nerveux, la plus forte influence, mais tout de même on aurait pu adoucir ses maux physiques et moraux, au moins dans une modeste mesure, si l'on avait su alors à quel point l'abus qu'il faisait de ses nerfs optiques réagissait sur le reste de son état.

Der einsame Nietzsche, pp. 73-74.

Diogène.

Après le repos pris à Naumburg, Fritz reprit son enseignement à Bâle avec assez d'entrain, il faisait ses cours et vivait assez isolé hors de la ville, presque à la campagne, dans ce qui est aujourd'hui le quartier ouvrier de Binningen. Il s'était composé un régime d'après les prescriptions de l'Italien Cornaro, ne vivant que de fruits, de biscottes, de potages de régime en tablettes et d'un peu de viande froide. Il n'est pas douteux que mon frère cherchait alors à imiter Diogène dans son tonneau et voulait voir quel est le peu qui suffit à un philosophe. Mais ces quatre mois — car le régime a duré tout ce temps-là — ont été ornés de toute sorte d'inventions par des fantaisistes malveillants. Les fruits secs, les figues et les dattes, les pommes, les

poires et les raisins furent transformés par ces gens qui voulaient diminuer ou ridiculiser mon frère, en choux et en poireaux qu'il aurait achetés lui-même et apportés à ses cours — dans quelles intentions, c'est ce que ces imbéciles n'ont pas su dire, car il se trouve que mon frère n'a de sa vie mangé ni choux ni poireaux, et qu'il ne les donnait sans doute pas non plus à manger à ses auditeurs.

Ibid., p. 80.

Une amie maternelle.

La santé de Friedrich Nietzsche, à qui j'étais liée depuis 1872, d'une chaude amitié, avait à ce point empiré, qu'il avait jugé nécessaire de demander un long congé à l'université de Bâle, afin de se reposer à fond une bonne fois. Il était attiré par le midi, parce qu'il pensait, lui, le Grec avide de beauté, que la nature délicieuse de cette région le rétablirait complètement. Mais il avait besoin de soins, et comme ni sa mère ni sa sœur ne pouvaient l'accompagner, je lui offris d'aller avec lui à Sorrente et d'y passer l'hiver. Il me répondit : « Amie vénérée, je ne sais réellement pas comment vous remercier de tout ce que vous m'offrez. Je vous dirai plus tard à quel point votre proposition m'arrive à souhait, et dans quel état dangereux je serais si vous ne l'aviez exprimée... » Dans une autre lettre il m'écrivait : « Tous les huit jours environ, il me faut sacrifier à ma migraine (maux de tête et maux d'yeux) trois heures de temps. Aussi je me console en pensant au séjour que nous ferons ensemble sur le golfe de Naples. De gré ou de force, nous retrouverons la santé. Rien jusqu'à présent n'a pu m'ôter cette espérance. » Nietzsche avait proposé à un ami très cher, le Dr Paul Rée, et à un de ses élèves, un jeune Bâlois nommé Brenner, de

venir avec lui à Sorrente, et comme je n'avais rien à objecter, nous fîmes le projet d'habiter la même maison...

Nos hôtes arrivèrent de Gênes par le bateau, et Nietzsche était un peu déçu parce que la traversée et l'arrivée à Naples en compagnie d'un public criard, bruyant et indiscret lui avaient été très désagréables. Mais vers le soir j'invitai ces messieurs à faire une promenade en voiture au Pausilippe. C'était une de ces soirées comme on n'en voit que là ; le ciel, la terre et la mer nageaient dans une gloire de couleurs qu'on ne peut décrire mais qui imprègnent l'âme d'une musique merveilleuse, d'une harmonie où la moindre dissonance se fond et disparaît. Je vis le visage de Nietzsche s'illuminer d'une joie étonnée et presque enfantine, et soudain, il éclata en cris de louange à l'adresse du midi.

Malwida von MEYSENBUG,
Lebensabend einer Idealistin, pp. 44-47.

Nous sommes en grand souci à son sujet, car il est évident qu'il est malade. Même sans parler de l'état de ses yeux si beaux (Cosima disait hier que seul le roi de Bavière en avait d'aussi beaux). Et cette flamme spirituelle qui brûle en lui, et l'attitude révolutionnaire, au sens le plus noble du mot, qu'il a prise en face des pédants du monde scientifique. Hier soir, chez Wagner, Nietzsche m'a joué sa *Monodie à deux*. J'en ai été profondément émue. J'ai rarement entendu jouer avec autant d'âme. Wagner aussi en était bouleversé, et il lui a dit : « Non, voyez-vous, Nietzsche, vous jouez beaucoup trop bien pour un savant ! »

Lettre de Malwida à Olga Monod, 1873.
F. N. und die Frauen seiner Zeit, p. 85.

« Que Nietzsche était doux alors... »

Que Nietzsche était doux alors, qu'il était encore conciliant, combien sa nature bienveillante faisait encore équilibre à son intelligence dissolvante ! Qu'il pouvait être gai, rire de bon cœur, car malgré notre sérieux la plaisanterie et la gaîté ne manquaient pas dans notre petit cénacle. Le soir, quand Nietzsche se calait bien à l'aise dans son fauteuil, les yeux abrités derrière sa visière, quand le docteur Rée, notre excellent lecteur, s'asseyait près de la table où brillait la lampe, et que le jeune Brenner, en face de moi, près de la cheminée, m'aidait à peler les oranges pour le souper, je disais en plaisantant : « Nous représentons vraiment une famille idéale, quatre personnes qui se connaissent à peine, qui n'ont ni liens de parenté ni souvenirs communs, et qui mènent ensemble, en parfait accord, en pleine liberté, une vie qui satisfait l'esprit et le cœur.

M. von MEYSENBUG,
Lebensabend, p. 57.

Nietzsche s'en va...

Nietzsche s'en va décidément demain ; vous savez que quand il s'est ainsi proposé une chose, il l'exécute, dût le Ciel lui envoyer les plus sérieux avertissements pour l'en détourner. C'est en quoi il n'est pas un Grec, puisqu'il n'est pas attentif aux oracles. De même que par le temps le plus affreux il part en excursion, de même il s'en va, mortellement las, en dépit du vent qui fait rage, qui soulève la mer et le rendra certainement

malade, car il s'obstine à faire en bateau le trajet de Naples à Gênes.

M. von MEYSENBUG,

Lettre à Paul Rée, 7 mai 1877,
Lebensabend, p. 159.

Oui, il est parti. Le charme de Sorrente en fleur ne pouvant le retenir, il fallait bien qu'il partît. Mais il m'est affreusement pénible de le laisser ainsi voyager seul. Il est si peu pratique et sait si peu se tirer d'affaire ! Par bonheur, la mer est un peu plus calme aujourd'hui... Hélas ! qu'il est à plaindre ! Il y a huit jours, nous avons ébauché des plans pour son avenir proche et lointain. Sa brusque résolution lui a-t-elle été dictée par la hâte fiévreuse de fuir son mal qui lui a semblé lié à la température printanière, un peu anormale il est vrai, qui règne ici ? Mais où n'aurait-il pas été incommodé par ce vilain printemps ? Je crois qu'au dernier moment, la pensée lui est venue que son départ était tout de même précipité. Mais il était trop tard.

Ibid., p. 159-160.
(Lettre du 8 mai.)

Richard Wagner après la rupture.

Je déduis de vos brèves indications que notre vieil ami Nietzsche s'est éloigné de vous comme de moi. Certes, il a passé par de surprenantes transformations ; mais pour qui l'a observé, il y a déjà des années, au cours de ses crises d'âme, on pourrait presque dire que la catastrophe longtemps redoutée n'était pas absolument inattendue. Je lui ai conservé assez d'amitié pour ne

pas lire son livre (I) — après en avoir coupé les pages, que j'ai feuilletées, — et je ne souhaite ni n'espère rien de plus, sinon qu'il m'en remercie un jour.

R. Wagner à Overbeck, 24 mai 1878.

BERNOULLI, I, p. 263.

Comment pourrais-je oublier celui qui s'est si violemment arraché à moi ? Même si j'ai toujours senti que Nietzsche, dans son association avec moi, obéissait aux lois d'une crise vitale essentielle, et si j'ai toujours trouvé surprenant que cette crise pût engendrer chez lui un feu de pensées si vif, si rayonnant et si réchauffant, ainsi qu'il en a été, à la surprise générale, même si j'ai reconnu avec horreur dans le tournant décisif de son évolution de quel poids intolérable cette crise avait dû lui peser, il m'a bien fallu voir pour finir qu'on ne peut pas rapporter à des normes morales un phénomène psychique aussi violent et que la seule attitude possible est un silence ému. Mais je suis affligé de me sentir si totalement exclu de la vie et des peines de Nietzsche. Serais-je indiscret en vous priant instamment de m'envoyer quelques nouvelles de notre ami ?

R. Wagner à Overbeck, 19 octobre 1879.

BERNOULLI, t. I, p. 264.

Hommage de Voltaire à Nietzsche.

Le 30 mai 1878, il nous arriva une étrange histoire. Nous reçûmes de Paris, par les soins d'un expéditeur

(I) Le livre est *Menschliches, Allzumenschliches*.

qui nous est toujours demeuré inconnu, un buste de Voltaire accompagné de ces seuls mots : « L'âme de Voltaire fait ses compliments à Frédéric Nietzsche. » Nous avons posé le buste sur la table. Fritz, assis devant le regardait avec une émotion profonde. Moi, près de lui, je regardais d'abord le visage de Voltaire à l'expression dure et railleuse, puis mon frère dont les yeux exprimaient tant de sérieux et de douceur, et une grande angoisse me saisit. Comme pour le protéger, j'enlaçai sa chère tête, les larmes tombaient sur son visage. « Pourquoi pleures-tu, Lisbeth ? » me demanda-t-il tout bas. — « Il était mieux armé que toi pour se battre contre tout un monde de préjugés », dis-je en sanglotant. Fritz me prit la main et la serra affectueusement sans rien dire. Enfin, il essaya d'une plaisanterie : « Je suis plus fort que tu ne penses, à moi aussi Wotan a mis dans ma poitrine un cœur de fer ».

Der einsame Nietzsche, pp. 47-48.

Des hauts et des bas.

(Mars 1879). Fritz alla passer les vacances de Pâques à Genève. A son retour, il eut une terrible crise, avec des accès successifs d'affreuses douleurs de tête et d'yeux et des vomissements qui duraient des jours entiers. Je reçus d'Overbeck un appel pressant et je me rendis à Bâle aussitôt. A mon arrivée, je fus épouvantée, mon frère chéri était méconnaissable. Un homme las et vieilli me tendit la main. Jamais je ne l'avais vu ainsi. On s'étonnait toujours, jusqu'alors, que malgré toutes ses souffrances Fritz eût toujours gardé meilleure apparence et plus de vigueur que beaucoup d'autres, toujours bien portants.

En septembre (1879) nous nous sommes rencontrés à Coire. Je fus très étonnée de voir à quel point il s'était

merveilleusement rétabli. Il était plein d'élasticité et d'entrain, il avait retrouvé un teint de santé et une tenue ferme et imposante. Je ne trouvais pas de mots pour exprimer ma surprise et mon bonheur. Il se sentit tout particulièrement bien ces jours là, nous étions pleins du délicieux espoir qu'il pourrait se rétablir complètement.

Der einsame Nietzsche, p. 98.